Traduire du hongrois,

traduire en hongrois

Tamás SZENDE
Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III

Introduction

Pourquoi consacrer cette partie thématique à la traduction?

Tout d'abord parce que le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises et l'Institut Hongrois de Paris souhaiteraient témoigner de leur attachement à la cause de la traduction comme moyen privilégié, tant pour favoriser les échanges culturels que pour soutenir les projets de recherches entre la France et la Hongrie.

Par ailleurs, il est presque inutile de dire aujourd'hui, à l'approche de l'an 2000 et à l'heure où se forge une nouvelle entité européenne, que la traduction joue un rôle primordial dans la transmission des écrits et des paroles exprimés en langues d'origine et de diffusion différentes. L'activité traduisante se situe ainsi au cœur de la réflexion sur les langues et civilisations qui nous préoccupent (Journées lexicographiques, décembre 1991, CIEH, Paris; Journée d'étude sur l'intraduisible, octobre 1992, Institut Hongrois, Paris; Colloque Attila József – où une séance complète sera consacrée au problème de la traduction en langue française de ses poésies – prévu pour novembre 1993, CIEH, Paris; Colloque sur le dialogue des cultures prévu pour l'automne 1994, CIEF – Institut d'Etudes Littéraires, Budapest; Colloque international de linguistique hongroise, hiver 1995, CIEH, Paris; etc.)

De même, la comparaison de textes traduits du hongrois en français ou inversement met à jour des phénomènes qui concernent le langage en général. La non-équivalence, sujet incontournable pour les théoriciens de la traduction, est due en partie à des choix subjectifs, mais aussi à des traits morpho-syntaxiques et discursifs inhérents à toute langue naturelle. Des régularités, principes et contraintes complexes qui gouvernent l'activité traduisante sont à mettre en évidence. Nous estimons que celle-ci doit être envisagée dans toute sa complexité afin d'en établir les limites et de discerner ce qui a une portée commune dépassant le cadre restreint du domaine hongrois-français.

Dans cette perspective et désireux d'élucider le plus de facettes possibles de cette problématique complexe, nous avons trouvé opportun de rassembler ici des contributions reflétant les travaux de linguistes hongrois et français, chacune abordant la question avec ses propres outils conceptuels et selon l'angle qui lui convient.

L'article de *Sándor Albert* a pour but de démontrer que les dictionnaires bilingues ne fournissent que des correspondances formelles sur le plan de la langue, alors que le traducteur est obligé d'établir des équivalences textuelles sur le plan du discours. Son hypothèse est confirmée par l'analyse comparative du traitement d'un seul verbe hongrois *(bánt)* dans le dictionnaire et dans le discours. L'auteur aboutit à la conclusion que la tâche du traducteur consiste à essayer de transformer les significations lexicales données par le dictionnaire en un sens global. Pour arriver, il doit recourir à des procédés extrêmement subtils et complexes où s'entremêlent des phénomènes mentaux, psycholinguistiques et autres, peu étudiés jusqu'ici par les théoriciens de la traduction.

Charles Zaremba, lui-même traducteur et cotraducteur de plusieurs œuvres littéraires hongroises (dont de romans d'Antal Szerb, publications que présente E. Cottier dans la rubrique 'Comptes rendus' de ce même numéro), se demande à quoi bon écrire sur la traduction, alors que les techniques sont inexistantes ou, pire encore, fausses... Est-ce "pour dire que la traduction est une pratique, et que le discours du traducteur sur son activité oscille entre l'orgueil et la vanité?" – " Oui, sans doute" – répond-il. Néanmoins, son analyse fait apparaître des problèmes de traduction micro-, macro- et extralinguistiques qui "donnent souvent des migraines aux traducteurs". Il n'a pas tort de dire qu'une des principales difficultés qu'on rencontre lors du passage de hongrois en français est liée aux possibilités morpho-lexicologiques presque infinies du hongrois (en raison notamment des divers mécanismes de création de mots), alors que le français apparaît comme un idiome beacoup plus rigide, presque "fini".

Quelle est l'importance des connaissances linguistiques dans l'activité traduisante? Que faire lorsqu'on constate la présence d'une catégorie grammaticale dans une langue? C'est à ces questions fondamentales que tente de répondre *Margit Vágási.* Afin d'éclairer le

problème de l'équivalence sémantique et formelle des signes linguistiques du français et du hongrois, elle propose une analyse du fonctionnement des articles du hongrois et du français, catégorie grammaticale que connaissent les deux langues, bien qu'originaires de deux familles linguistiques différentes. Il ne s'agit pas d'embrasser la totalité des deux sytèmes: l'auteur se contente de déceler une éventuelle analogie entre l'article partitif *(du pain)* en français et l'article zéro en hongrois (*kenyer*et).

L'article que propose *Elisabeth Cottier-Fábián* est centré sur l'étude des formes dupliquées du type *olykor-olykor, néha-néha.* Ce procédé, extraordinairement productif en hongrois, consiste en la répétition pure et simple d'un élément lexical, avec comme marque de lien la présence graphique d'un trait d'union. L'auteur a délibérément restreint son analyse contrastive à des formes composées d'éléments adverbiaux où la détermination introduite porte sur un terme de l'énoncé à valeur prédicative. Au cours de cette observation, le passage par une langue "autre" – en l'occurrence, le français – a une double fonction: d'une part, la construction d'un nouveu texte cohérent; d'autre part, le recours à cette "autre langue" comme outil, précieux de gloses métalinguistiques. L'étude permet de démontrer le caractère "non-neutre" et nettement appréciatif des formes dupliquées. Traducteurs! Surtout évitez les solutions qui gommeraient cette appréciation marquée (quantitative ou qualitative) du sujet parlant!

Le lexicographe bilingue doit être conscient que sa pratique est un genre de traduction qui possède une originalité et constitue une opération sui generis. C'est dans cette perspective que se place la contribution de *Tamás Szende.* A partir de sa propre expérience de lexicographe, l'auteur tente de réunir ici des éléments de réflexion dans l'intention de parvenir à un idéal de médiation. Le problème pour lui n'est pas de savoir s'il est possible de traduire le lexique d'une langue ou non, mais plutôt: qu'entendons-nous par "traduire le lexique" dans le cadre d'un dictionnaire bilingue? Réaliser un dictionnaire bilingue, c'est l'art du juste milieu, ne dire ni trop, ni trop peu. Ce qu'on propose, c'est un autre mot, contextualisé ou non, qui tâche de restituer pleinement l'original. En conséquence: les traductions du lexicographe

ne doivent pas être présentées comme des parangons de perfection, mais comme des versions fonctionnelles adéquates.

Dans leur article, les traducteurs *Georges Kassaï* et *Gilles Bellamy* (au sujet de leur dernière traduction commune, voir également la rubrique 'Comptes rendus' de notre numéro) se penchent sur le problème de l'eurythmie dans la traduction du hongrois en français. S'appuyant sur la distinction que faisait Charles Bally entre rythme oxyton et rythme baryton, les auteurs étudient les exigences consécutives au principe de l'organisation par masses croissantes. Il leur semble que, sémantiques ou simplement "musicaux" et eurythmiques, certains accents absents dans la phrase française, peuvent être compensés lors de la traduction par l'augmentation du volume des séquences et que le verbe périphrastique constitue sans doute l'un des moyens permettant de parvenir à ce but.

Afin de rendre hommage à Albert Gyergyai, nous reproduisons, en guise de conlusion, les interventions d' *André Karátson* et de *Judit Karafiáth* prononcées au cours d'un colloque, qui s'est tenu au mois de mai 1993 à Budapest, et qui était entièrement consacré à la mémoire de ce grand traducteur.

En réunissant ces contributions, nous espérons mettre en lumière la fonction essentielle des traducteurs, l'importance que représente l'apport théorique des chercheurs et le rôle central qui leur revient dans la transmission des richesses linguistiques et culturelles.

Sándor ALBERT
Université Attila József, Szeged

Correspondance lexicale et équivalence textuelle (analyse comparative d'un verbe dans le dictionnaire et dans le discours)

Introduction

Le but principal de cet article consiste à démontrer que les dictionnaires (bilingues) ne fournissent que des correspondances formelles (lexicales) sur le plan de la *langue,* alors que le traducteur est obligé d'établir des équivalences textuelles sur le plan du *discours.* Cette hypothèse sera étayée par l'analyse comparative du traitement d'*un seul verbe* hongrois dans le dictionnaire et dans le discours: le sort du verbe "bántani" sera examiné dans les 11 traductions françaises du poème "Egy gondolat bánt engemet" du poète hongrois Sándor Petőfi.

1. Bref aperçu théorique et méthodologique

1.1 Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous paraît utile de traiter brièvement quelques questions *générales* concernant la traduction. Certes, il ne s'agit point de vouloir esquisser ici les contours de notre propre conception de la traduction, ni de vouloir tracer les lignes d'une théorie de la traduction "unifiée et cohérente" (d'autant moins qu'elle n'existe pour le moment que dans les rêves des théoriciens)[1], ni même d'essayer de décrire les conditions nécessaires à l'élaboration d'une telle théorie de la traduction. Nos ambitions seront moindres.

1.2 Nous ignorons si la théorie de la traduction doit être ou non considérée comme un domaine autonome, distinct et bien délimité des "sciences humaines". Nous ne le pensons pas, mais la question elle-même n'est pas très importante. Pour nous, la traduction est "un des

[1] Cf. le chapitre 8 ("L'absence d'une théorie unique") du livre de Robert Larose (1989) qui donne un aperçu général de cette problématique ; et aussi: "... malgré le nombre toujours croissant de publications (...), la théorie générale de la traduction est fort attendue aujourd'hui encore" (Toury, 1980: 7)

types possibles de performance interlinguale" (Toury, 1980: 23). Dans une première approche globale, la traduction peut être considérée comme une *activité* langagière extrêmement complexe, ayant, bien évidemment, un certain nombre de composants extralinguistiques herméneutiques, non-formalisables, insaisissables pour le théoricien (et pour le traducteur lui-même). La traduction étant donc essentiellement une activité, sa théorie, la traductologie "... reste une praxéologie *(Handlungswissenschaft)* qui se mesure moins à des critères épistémologiques *a priori* de "scientificité" qu'au résultat terminal et *a posteriori* de ces *produits* qu'on appelle des traductions, les textes-cible." (Ladmiral, 1979: 189-190).

1.3 Cette approche "praxéologiste" de la traduction implique déjà *la méthode* employée dans notre argumentation. Cette méthode consiste à prendre pour point de départ non pas une théorie quelconque, mais des *problèmes* concrets de traduction qui, après avoir été soumis à une analyse minutieuse et approfondie, peuvent être élargis afin de rendre possible la formulation de *théorèmes* de traduction plus généraux qui dépassent considérablement le cadre des exemples concrets soumis à l'analyse.[2]

1.4 Tout traducteur cherche à établir une équivalence entre le texte-source et le texte-cible; en effet, la conception normative (à base linguistique et sémiologique) de la traduction a prescrit pour le traducteur d'établir l'équivalence, en en décrivant (au moyen d'une terminologie parfois effrayante) les différents types, classes et sous-classes, sans pourtant dire un mot des *moyens* par lesquels, dans la pratique, le traducteur pourrait les réaliser avec succès. Les conséquences de cette approche normative de la traduction ne sont que trop connues.[3] Aussi la théorie de la traduction ne doit-elle pas exclure

[2] Cette méthode, généralement appliquée par les représentants de la "traductologie" moderne (à base herméneutique), est appelée aussi *théorie de l'application; réflexion pratique/pratique réflexive*, ou aussi *théorisation* (cf. le terme correspondant anglais qui serait *reasoning*).

[3] L'attitude anti-théoriste régnant parmi les traducteurs-praticiens peut être considérée comme "le fruit" du malentendu auquel prête, chez les praticiens, la notion de *théorie* : "elle est comprise comme une abstraction, au sens péjoratif et vulgaire, sans rapport avec les réalités, et en même temps normative" (Ladmiral - Meschonnic, 1981: 5).

de ses analyses la personnalité (et tous les facteurs "humains") du traducteur, même si elle doit ainsi renoncer à vouloir atteindre, "réaliser" une exactitude "scientifique" qui est d'ailleurs absolument illusoire. En effet, l'équivalence n'est pas une catégorie fixe, figée, donnée à l'avance (par qui d'ailleurs?) que le traducteur doit atteindre, accomplir ou approcher le mieux possible lors de l'opération traduisante, mais une catégorie fonctionnelle et référentielle, une relation *hic et nunc*, entièrement confiée au traducteur dont l'effort vise *à mettre en équivalence* le texte-source et le texte-cible. Il s'ensuit que l'équivalence se manifeste d'une manière tout à fait différente du point de vue du *traducteur* (qui est, pour ainsi dire, "obligé de faire" une équivalence), du *lecteur/récepteur* (qui, ne connaissant pas le texte-source, est entièrement "à la merci" des solutions du traducteur et donc contraint à considérer le texte produit par le traducteur comme *eo ipso* équivalent au texte-source), et du *théoricien/sémioticien/esthète/critique littéraire/spécialiste*, etc... (qui fait prévaloir une série de considérations pour la plupart subjectives pour juger de la présence "totale", partielle ou de l'absence d'équivalence entre les deux textes, en les soumettant à ses propres normes).[4]

1.5 Pour conclure ce bref préalable théorique et méthodologique, nous rappelons que l'opposition saussurienne *langue/parole* (qui est une opposition d'ordre purement théorique) réapparaît en théorie de la traduction sous forme de *langue/discours*, la première étant représentée par le dictionnaire, le deuxième par un texte concret. Comme nous allons le démontrer, le dictionnaire (étant nécessairement un produit "artificiel") ne peut fournir que des correspondances formelles ou lexicales (sur le plan de la *langue*) au traducteur qui doit, lui créer une équivalence sur le plan du *discours*; pour l'établir, il n'utilisera pas nécessairement ou automatiquement une de ces correspondances formelles données par le dictionnaire, mais pourra également recourir à d'autres moyens pour établir une équivalence textuelle.

---

[4] Bien évidemment, la situation du traducteur-théoricien est celle qui est la plus délicate. Même si, en tant que spécialiste, il connaît bien (supposons-le) *tous* les types d'équivalences possibles pour le texte (portion de texte) à traduire, il *sait* bien, en tant que traducteur, qu'il lui sera absolument impossible de réaliser l'équivalence *totale* entre le texte-source et le texte-cible : il sera donc obligé de renoncer à certains types d'équivalence (qui seraient d'ailleurs également possibles) afin de pouvoir en réaliser d'autres ou un seul.

2. Analyse comparative du sort d'un verbe dans le dictionnaire et dans le discours

2.1 Pour illustrer ce qui a été dit jusqu'ici, nous allons énumérer, par ordre chronologique – qui ne revêt aucune importance de notre point de vue – les 11 traductions françaises de deux vers liminaires du célèbre poème de Sándor Petőfi: *Egy gondolat bánt engemet.*

Voici l'original hongrois:

"Egy gondolat *bánt* engemet:
Ágyban, párnák közt halni meg!" (1846)

Voilà les 11 traductions françaises de ces deux vers (les références bibliographiques sont données en fin d'article):

a) "Une seule pensée m'est *importune;*
c'est de mourir un jour sur le mol oreiller... "

b) "Une idée me *tourmente,*
Mourir au lit des coussins"

c) "Une tenace idée *obsède* mon esprit:
Sur l'oreiller mourir, étendu dans un lit..."

d) "Une seule pensée me *tourmente.* C'est: de
Mourir sur un lit entre coussins;"

e) "Une seule pensée me *tourmente*: la pensée de mourir
dans mon lit, sur des coussins, ..."

f) "Une pensée me *tourmente...*
Mourir dans un lit bien chaud, de mort lente, ..."

g) "Une pensée me *ronge*
Mourir au lit, sur des coussins!"

h) "Une pensée sans cesse me *tourmente*
Mourir sur les coussins d'un lit!"

i) "Une pensée me *tourmente*
Mourir dans mon lit sur des coussins!"

j) "Une pensée me *tourmente* sans cesse:
Mourir au lit, sur le mol oreiller!"

k) "Une pensée qui me *tracasse:*
Mourir où des coussins s'entassent!"

2.2 Comme on peut le constater, les différents traducteurs de ce poème traduisent le verbe *bánt* par les équivalents français suivants: *importuner* (1 fois), *tourmenter* (7 fois), *obséder* (1 fois), *ronger* (1 fois), *tracasser* (1 fois). Tout de même, il vaut la peine d'examiner les acceptions données par les dictionnaires hongrois-français pour le même verbe:

Eckhardt S.: *Magyar–francia szótár*, I. kötet, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1984, 134. oldal:

bánt [~ottam, ~ott, ~son] 1. (testileg) faire mal à q; toucher à q; maltraiter; *ne ~sd!* n'y touche pas! *ne ~sd azt a gyereket!* ne touche pas à cet enfant! *senki sem ~* on ne te fait pas de mal; *nem ~ottam egy szóval sem* je ne lui ai jamais dit pis que son nom; *nem jó őt ~ani* il ne faut pas lui marcher sur le pied; 2. *(vmi)* blesser; incommoder; *~ a füst* je suis incommodé par la fumée; *nem ~ja a dohányfüst?* la fumée ne vous incommode pas? *ez ~ja a szemet* cela fait mal aux yeux; cela blesse *v* offense la vue; *(ami ízléstelen)* cela choque; cela détone; cela fait tache; *~ja a fülét* cela lui écorche les oreilles; 3. *nem ~ja a szokásokat, törvényeket* il respecte les coutumes; les lois; il ne touche pas aux coutumes, aux lois; 4. *(érzelmileg)* offenser; offusquer; vexer; affecter; chagriner; mortifier; désobliger;

A. Sauvageot: *Magyar–francia nagy kéziszótár.* Dante Könyvkiadó, Budapest, 1937, 70. oldal:

bánt [-ani, -ott; bántson, bántsad, bántsd] 1. *faire mal, faire du mal, blesser, incommoder; ~ vkit* faire du mal à qqn; *láttam, hogy ~otta* j'ai vu qu'il lui a fait du mal. 2. peiner; *nagyon ~ a dolog* l'affaire me peine beaucoup; *~ja, hogy elmulasztotta* cela le peine de l'avoir manqué. 3. *~ vmit* toucher à qqchose; *ne ~sd a másét* ne touche pas à ce qui appartient à autrui; *ne ~sd!* laisse-le tranquille, *(fam)* ne l'embête pas. 4. offenser, blesser; *a napfény ~ja a szemét* la lumière du jour blesse, incommode, gêne ses yeux; *mi ~ ?* qu'est-ce que tu as, qu'as-tu?, qu'est-ce qui te gêne?

peiner; avoir prise sur q; contrarier; gêner; taquiner *biz;* faire une méchanceté *v* des méchancetés à q; *(állandóan)* hanter; *mi ~?* qu'as-tu? quelle mouche te pique? *az ~ engem* cela m'afflige; *helyzete végtelenül bánt* votre situation me peine extrêmement; *de ami még jobban ~, az az hogy* mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que; mais ce qui m'ennuie encore plus c'est que; *~ja vmi* s'affecter de qc; *vmi ~ja* il n'est pas dans son assiette; *magát ~ja vmi* vous avez du chagrin; *minden ~ja* tout l'offusque; *ez még most is ~ja* cela lui est demeuré sur le coeur; *egy gondolat ~ja* avoir l'esprit frappé d'une idée; *ki ~ott?* qui t'a fait du mal? *nagyon ~, hogy* je suis très peiné que (subj); *~, hogy ilyen állapotban látom* je souffre de le voir ainsi; *~ja, hogy* il a de la peine à (inf); *ez nem ~ja* cela ne lui fait rien; *nem ~ják a gondok* être exempt(e) de souci.

L'absence totale de coïncidence est plus que frappante.[5] C'est comme s'il existait deux verbes hongrois *bántani:* un dans les dictionnaires et l'autre dans les traductions du poème. Les équivalents

[5] Cette absence de coïncidence peut s'expliquer par le fait que les premières traductions françaises de ce poème de Sándor Petőfi ont été faites à partir d'un texte-source allemand (étant, bien évidemment, lui aussi une traduction); un certain nombre de "solutions" françaises peuvent donc être dues au mot allemand *Angstgedanke.*

français semblent relever de ces deux critères distincts: celui du dictionnaire ou celui du poème traduit. Pour les résumer:

Equivalents français du verbe *"bánt"*		
dans le dictionnaire		**dans le poème traduit**
faire mal	affecter	
toucher	chagriner	importuner
maltraiter	mortifier	tourmenter
blesser	désobliger	ronger
incommoder	peiner	obséder
choquer	contrarier	tracasser
offenser	gêner	
offusquer	taquiner	
vexer	etc...	

2.3 Pour compliquer davantage l'affaire, nous reportons ci-dessous les acceptions hongroises figurant dans le dictionnaire français-hongrois (Sándor Eckhardt: *Francia–magyar kéziszótár,* Akadémiai Kiadó, Budapest) pour chacun des verbes français employés par les traducteurs du poème:

importuner = alkalmatlankodik, zaklat, zavar.

tourmenter = 1. (meg)kínoz, gyötör; (...) 3. kínos gonddal csinál; ~ *son style:* erőltetett stílusban ír; 4. ~ *un texte:* szöveget értelméből kiforgat.

ronger = 1. meg- vagy szétrág, rágcsál; 2. harap (-dál); 3. mar; szétporlaszt; pusztít; 4. emészt; roncsol; 5. *(átv):* emészt; kínoz

obséder = 1. ostromol; zaklat; 2. gyötör, kínoz, kísért

être obsédé de qch = állandódan rá gondol; nem megy ki a fejéből

tracasser = 1. nyugtalanít, hajszol; zaklat

Les correspondants hongrois s'inscrivent dans un vaste champ sémantique connotant de manières différentes l'acte exprimé par le verbe hongrois *bánt*.[6]

3. Conclusions et théorèmes

3.1 Si l'on tente de philosopher sur les raisons de cette absence de coïncidence entre les correspondants indiqués par les dictionnaires et les "solutions" d'équivalence fournies par les différents traducteurs du poème, on est tout d'abord amené à penser que le dictionnaire est, de par sa nature, un produit "artificiel" où les unités lexicales sont rangées d'après un ordre alphabétique rigoureux et dépouillées de tout contexte textuel, alors que le texte est un "document authentique" langagier qui représente d'une façon ou d'une autre la langue en question, et dans lequel les mots ne sont plus des unités lexicales pourvues de *signification* linguistique, mais des éléments discursifs formant un réseau compliqué de contexte référentiel et créant ainsi un certain *sens*. Bien qu'il soit assez difficile d'essayer de concevoir un mot hors de *tout* contexte, les dictionnaires bilingues traitent les mots de la langue-source comme des *signes* (verbaux) ayant une ou plusieurs *significations* (acceptions) auxquels ils donnent avec plus ou moins de précision les correspondants dans la langue-cible. Pourtant, cette opération lexicographique ou lexicologique n'a rien à voir avec l'activité du traducteur qui traduit toujours des textes concrets et qui opère *non pas avec des significations, mais avec des sens!* D'ailleurs,

[6] Entre les éléments de ce vaste champ sémantique il n'existe parfois qu'une différence très subtile, à peine sensible. Certaines variantes pourraient être même considérées comme des "nuances stylistiques". Cette notion de "nuance stylistique" nous rappelle une remarque fort juste de Dwight Bolinger: "Qui a dit que les différences sémantiques doivent être grandes?" (Bolinger 1977: 17).

nécessairement trop rigide dans ce cas, la conception du signe rendrait d'emblée toute traduction impossible, car "... une forme, dont on postule qu'elle *a* une signification, ne peut être transférée en une autre qui *a* elle aussi sa signification. (...) Un fragment linguistique n'*a* pas une signification, mais *représente* une situation significative" (Arcaini, 1984: 385, souligné par l'auteur lui-même). En effet, le traducteur ne traduit jamais des langues, mais toujours des *textes* concrets, et l'équivalence qu'il établit entre les différents points de deux textes est toujours réalisée (avec plus ou moins de succès) *sur le plan du discours.*

3.2 Un des paradoxes de la traduction est que plus elle est exacte sur le plan linguistique, plus elle devient inacceptable en tant que texte traduit. La traduction linguistique, c'est-à-dire le simple transcodage sur le plan du code (de la *langue*) n'est pas une véritable traduction: c'est la réexpression des signifiants par les moyens linguistiques d'une autre langue. Le traducteur, lui, ne pourra jamais s'épargner la peine d'*interpréter* le texte à traduire, et cette interprétation consiste en premier lieu à essayer de transformer les significations lexicales fournies par les dictionnaires en un *message* qui doit avoir un certain *sens global,* et ce n'est qu'après avoir effectué cette opération interprétative qu'il pourra commencer à reverbaliser ce sens par les moyens linguistiques de la langue-cible. Pour accomplir cette interprétation, les correspondants lexicaux indiqués par le dictionnaire ne sauraient lui apporter qu'un point de départ. Les travaux de Marianne Lederer (1973, 1987) prouvent d'une manière extrêmement convaincante combien complexe est le travail du traducteur: elle y montre le long processus conduisant le traducteur des données "brutes" du dictionnaire jusqu'à l'équivalent "juste", c'est-à-dire de la signification jusqu'au sens.

3.3 Pour terminer ce bref article, tentons de formuler les *théorèmes* dont nous avons fait mention au début.

3.3.1 Le dictionnaire représente la *structure* du langage[7]; le texte représente le *fonctionnement* du langage.

[7] Cf. "Le lexicographe s'occupe de mettre en relation *des formes* linguistiques entre elles..." (Quine, 1953); "L'objet du dictionnaire est d'ordre linguistique et non discursif" (Rey, 1977: 122).

3.3.2 Le dictionnaire fournit au traducteur des correspondances formelles (lexicales) entre *deux langues;* le traducteur cherche à établir des équivalences textuelles *entre deux discours* (de langue différente).

3.3.3 Le dictionnaire indique des *significations* hors tout contexte; le texte représente un *sens* (une situation signifiante).

3.3.4 La tâche du traducteur consiste à essayer de *transformer* les significations lexicales données par le dictionnaire en un *sens global:* pour y arriver, il doit recourir à des procédés extrêmement subtils et complexes où s'entremêlent des phénomènes mentaux, psycholinguistiques, psychologiques et autres (p. ex. civilisation, érudition, "vision du monde", expériences vécues, etc...), à peine étudiés jusqu'ici par les théoriciens de la traduction.

3.3.5 Il en appert que des phénomènes linguistiques tels que la *synonymie,* la *polysémie,* etc... se présentent et devraient être traités différemment sur le plan de la langue et sur le plan du discours.

Références

A) Références bibliographiques des traductions françaises du poème "Egy gondolat bánt engemet":

a) *Pressentiment* (tr. Desbordes-Valmore et Ujfalvy de Mező-Kövesd, *Poésie Magyares. Petoefi Sándor*, Paris, 1871, 151).

b) *Une idée me tourmente* (tr. Melchior de Polignac, *Poésies magyares*, Paris, 1896, 9-11).

c) *Une idée* (tr. F.E. Gauthier, *Arany, Petoefi*, Paris, 1898, 142-43).

d) *Une seule pensée me tourmente...* (tr. Charles d'Ejury, *Poésies classiques hongroises,* Pressbourg, 1904-1908, Tome IV, 24).

e) *Une seule pensée* (tr. Jean de Bonnefon et Paul Régnier, *Poèmes choisis de Sándor Petőfi,* Paris, 1923, 79).

f) *Une pensée me tourmente* (tr. E. Bencze, *Les grands poètes du XIXème siècle*, Paris, 1937, 97-99).

g) *Une pensée me ronge* (tr. A. Sauvageot, L. Molnos-Muller, E. Bencze, *Yggdrasill*, Bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger, 1937, N° 4-5, 68).

h) *Une pensée me tourmente* (tr. Jacques Gaucheron, *Petőfi: Poèmes révolutionnaires 1844-49*, Paris, 1953, 19-20).

i) *Une pensée me tourmente* (tr. Paul A. Loffler, *La vie d'Alexandre Petőfi,* Rodez, 1953, 46).

j) *Une pensée me tourmente* (tr. Jean Rousselot, *Petőfi Sándor,* Paris, 1971, 94-95).

k) *Une pensée qui me tracasse* (tr. Marc Delouze, *Poésie hongroise,* Budapest, Corvina, 1978, 30).

B) Liste des articles et ouvrages cités

ARCAINI, Enrico (1984): "La traduction: aspects et problèmes. L'auxiliarité". *Lingua e stile,* XIX/3. settembre 1984, 381-419.

BOLINGER, Dwight (1977): *Meaning and Form.* Longman, London.

LADMIRAL, Jean-René (1979): *Traduire: théorèmes pour la traduction.* Petite Bibliothèque Payot N° 366, Payot, Paris.

LADMIRAL, Jean-René & MESCHONNIC, Henri: *La traduction.* N° spécial de *Langue Française*, N° 51 (septembre 1981).

LAROSE, Robert (1989): *Théories contemporaines de la traduction.* 2e éd., Presses de l'Université du Québec, Québec.

LEDERER, Marianne (1973): "La traduction: transcoder ou réexprimer? " *Etudes de Linguistique Appliquée*, N° 12/1973, 7-25.

LEDERER, Marianne (1987): "La théorie interprétative de la traduction". In: Capelle, M.-J.; Debyser, F.; Goester, J.-L. (sous la rédaction de) *Retour à la traduction.* Numéro spécial de *Le Français dans le Monde*, août-septembre 1987, 11-16.

QUINE, Willard V. (1953): *From a Logical Point of View.* Harvard University Press, Cambridge, Mass.

REY, Alain (1977): *Le lexique: images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie.* "Linguistique", Armand Colin, Paris.

TOURY, Gideon (1980): *In Search of a Theory of Translation.* "Meaning & Art", N°2. The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel Aviv.

Charles ZAREMBA
Université de Provence, Aix-Marseille I

Les problèmes linguistiques de la traduction littéraire

Si les techniques de traduction existaient vraiment, il y a belle lurette que la traduction ne serait plus qu'automatique: aussi compliqué soit-il, aucun programme n'effraie les informaticiens. Il y aurait alors une et une seule bonne traduction par texte, et il serait impossible d'en faire plusieurs, différentes mais d'égale valeur. Et si les machines peuvent produire quelques textes techniques, leur compétence s'arrête au seuil de la littérature. Il est par ailleurs certain que les artisans-traducteurs tiennent à défendre la spécificité de leur travail...

Si technique il y a, elle se situe à l'intérieur de la langue-cible: linguistique (c'est-à-dire qu'il faut produire un texte grammatical), littéraire (c'est-à-dire qu'il faut produire un texte au moins aussi littéraire que le texte en langue-source) – ce n'est donc pas une "technique de traduction" mais de production en langue-cible, là où se trouvent les principales contraintes qui pèsent sur le traducteur.

A défaut de techniques, il y a des règles, des principes dont les plus clairs ont été formulées par Alexander F. Tytler dans son *Essay on the Principles of Translation*[1] paru à Edimbourg en 1791 et qu'on peut résumer comme suit: 1. La traduction doit être une transcription complète du contenu de l'original. 2. Le style et toute la manière d'écrire de la traduction doivent porter le même caractère que l'original. 3. La traduction doit avoir l'aisance d'une œuvre originale.

Les réflexions sur la traduction, les textes de "traductologie"[2] (science de la traduction) ne sont guère que des variantes de l'un et/ou l'autre de ces points.

---

[1] Cité par Wacław Borowy, "Dawni teoretycy tłumaczeń", dans RUSINEK, Michał (ed.) (1955), *O sztuce tłumaczenia*, Wrocław, Ossolineum.

[2] Terme introduit par LADMIRAL, Jean-René, (1979): *Théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot

Certains traducteurs se livrent volontiers à un discours sur *la* traduction, alors qu'il n'est question que de discourir sur une traduction particulière: la *leur*. Mécontents du rôle somme toute modeste, nécessairement humble, du traducteur *soumis* au texte, contrairement à l'auteur qui, lui, domine sa production, ils rappellent quelquefois que leur travail est une création, ou une re-création, nécessitant une certaine "congénialité" avec l'auteur. Ces petites remarques précèdent souvent une série d'exemples concrets de difficultés insurmontables, et néanmoins surmontées. Aucun traducteur ne fera un article (ou même un petit aveu rougissant prononcé à voix basse) à propos d'un problème qu'il n'a pas su résoudre, d'une difficulté qu'il a dû contourner, voir escamoter. Pourtant, la chose existe – sinon, il n'y aurait pas de "belles infidèles"[3]...

Si bien que se pose la question fondamentale qui préside à toutes les entreprises humaines: à quoi bon? A quoi bon écrire un article sur la traduction, alors que les techniques sont inexistantes ou, pire encore, fausses? Alors que, de toute façon, le traducteur est toujours un débutant (et s'il ne se considère plus comme tel, qu'il change de métier) et n'a donc de leçon à donner à personne? Alors que les leçons qu'un traducteur tire de son travail peuvent tout au plus lui servir à lui-même, ou bien concerner des faits, structures et autres éléments de la langue-cible et qui n'ont rien à voir avec la traduction proprement dite?

Pourquoi écrire un article sur la traduction? Pour dire que la traduction est une pratique, et que le discours du traducteur sur son activité oscille entre l'orgueil et la vanité? Oui, sans doute.

*

Les principes de Tytler négligent le fait qu'il s'agit non seulement de traduire une production linguistique, mais un texte qui fonctionne dans une société (voire une civilisation) étrangère. Il faut donc restituer une image compréhensible d'un monde inconnu – monde

[3] On ne peut certes pas réduire les "belles infidèles" à de mauvaises traductions. Elles montrent surtout que le rapport du traducteur à son texte, la notion de fidélité, et donc aussi celle d'original, ne sont pas figés et évoluent.

composé de faits, d'objets, mais aussi d'émotions, de croyances, etc. Voyons dans le domaine géographique: lorsqu'un Français entend le mot "Transylvanie", il voit *immédiatement* Dracula, non parce qu'il a lu Bram Stoker, mais parce que le personnage fait partie de la mythologie cinématographique; s'il regarde la télévision, il verra en outre les images d'un charnier, mais continuera de confondre Budapest et Bucarest. Le Hongrois, en entendant "Erdély", pensera aux territoires perdus, à la minorité hongroise, en profitera pour dire du mal de Clémenceau et rappeler que Cluj, c'est Kolozsvár. On peut multiplier les exemples, beaucoup de toponymes ayant des connotations anciennes et limitées à une communauté linguistique: ainsi l'Alsace-Lorraine pour les Français, (bon exemple de faux toponyme, puisque ce sont deux régions fort différentes), ou la Lituanie pour les Polonais, (les non-polonisants ne comprennent pas pourquoi l'épopée nationale du poète romantique Adam Mickiewicz commence par "Lituanie, ma patrie..."[4], etc. Dans ce cas, le traducteur n'a pas d'autre choix que de mettre des notes en bas de page: contrairement à leur mauvaise réputation (on ne cite jamais que le fameux "calembour intraduisible", qui est l'une des notes les plus rares), celles-ci jouent un rôle primordial dans la compréhension du texte, et font donc partie intégrante de la traduction. Les différentes nations n'ont pas les mêmes références, le même "inconscient collectif", ce qui a suffi à certains pour déclarer l'impossibilité de toute traduction. En fait – cela pose une exigence non-linguistique au traducteur, peut-être la plus contraignante: il doit connaître la situation-source, au sens large, c'est-à-dire, les conditions spatio-temporelles de la production du texte, ainsi que le thème du texte – d'où la nécessité d'une documentation minutieuse, sans laquelle il est tout au plus un *perroquet savant.*

Si les compétences linguistiques ne sont pas tout, elles restent quand même au premier plan. C'est un truisme bon à répéter: le traducteur doit bien connaître la langue-source, sinon il risque d'écrire un texte plus ou moins fantaisiste. L'exemple le plus célèbre est la traduction de *Winnie the Pooh* faite par Frigyes Karinthy. Mais le traducteur moyen n'est pas Karinthy, et on ne le rappellera jamais assez

[4] MICKIEWICZ, Adam: *Pan Tadeusz,* (1922), excellemment traduit par Roger Legras, Lausanne, Ed. L'âge d'homme

à l'ordre (à l'humilité et à l'étude). Cependant, il n'est pas nécessaire d'être "parfaitement bilingue": la connaissance de la langue-source peut se limiter à la compréhension écrite, en revanche, en langue-cible, il faut maîtriser – sans aucune concession – l'expression écrite. La langue-cible de la quasi-totalité des traducteurs est aussi leur langue maternelle. C'est ainsi que fonctionnent les "traductions à quatre mains" – par une séparation des compétences.

Ce qui a été dit jusqu'à présent s'applique à n'importe quelle langue. De même qu'il n'y a pas de langue plus ou moins difficile (chacune est effroyablement complexe – les optimistes disent: merveilleusement riche), il n'y a pas de traduction plus ou moins difficile suivant les langues: le traducteur d'italien en français rencontre les mêmes difficultés que le traducteur de hongrois ou de chinois.

*

Le passage du hongrois au français pose un certain nombre de problèmes linguistes (n'ayant donc rien à voir avec l'érudition du traducteur), mais non formels – et qu'on peut appeler des problèmes de substance linguistique, par exemple le *sémantisme* (non-lexical) des préfixes verbaux – l'existence même de ces derniers étant une question de forme.

Les différences formelles qui existent entre le français et le hongrois ne sont pas un obstacle à la traduction, au contraire: les structures les plus lointaines (donc les plus typiques) sont celles qui posent le moins de problèmes (par ex. les suffixes et postpositions, la conjugaison objective, les structures possessives) – car elles sont purement formelles.

Le hongrois traîne une réputation de langue difficile, même parmi les linguistes. La remarque qui revient le plus souvent est "on ne comprend strictement rien" – effectivement, le hongrois, à la suite de l'épuration et du renouveau linguistique du siècle dernier, possède relativement peu de "mots internationaux", remplacés par des calques (du latin ou de l'allemand) ou par d'authentiques néologismes. Mais on peut en dire autant du tchèque qui, en plus, possède, comme la majorité des langues slaves, un système de déclinaisons très complexe et des

aspects verbaux – toutes choses étrangères au français. Et pourtant, le tchèque, ni aucune langue slave d'ailleurs, n'a la réputation d'être particulièrement difficile. Alors que le hongrois – langue sans déclinaison (au sens où l'entendent les latinistes ou les slavisants), aux temps grammaticaux très simples, pratiquement dépourvue d'exceptions – passe pour être très difficile, vraisemblablement à cause de son *lexique*.

Il n'est guère besoin d'être linguiste pour savoir qu'une langue ne se réduit pas à un lexique (un sac de mots signifiants, à dénotation bi-univoque et de préférence sans connotation). Il n'en reste pas moins que le vocabulaire est fondamental pour le traducteur – d'où la nécessité d'un (bon) dictionnaire bilingue. Les exercices scolaires de thème et version que l'on fait (ou plutôt: qu'on fait faire) ne sont pas des exercices de traduction, mais des moyens de vérifier le niveau de connaissance (en compréhension et expression écrites) de la langue étrangère. Les professeurs de langue non traducteurs ont pour habitude de dénigrer les dictionnaires bilingues et prônent l'emploi exclusif du dictionnaire unilingue – ce qui est sans doute bénéfique pour l'élève, mais représente une perte de temps pour le traducteur, dont l'une des qualités est le respect des délais imposés par l'éditeur.

Le principal dictionnaire bilingue franco-hongrois est celui de Sándor Eckhardt dont la première édition date de 1958, et qui a été réédité plusieurs fois, avec adjonction d'un supplément[5]. Les auteurs de ce dictionnaire qui a l'immense mérite d'exister et est dans l'ensemble d'une grande utilité pour le travail courant de traduction, font quelquefois preuve d'une imagination débordante, quand ils n'omettent pas purement et simplement un mot ou une expression. Une étude systématique et rigoureuse de ce dictionnaire permettrait d'en relever les erreurs et les incongruités, mais nous nous contenterons de citer quelques exemples apparus au hasard de nos traductions, qu'hélas nous n'avons pas notés systématiquement. Ainsi, pour *fekvőtámasz,* on a "appui tendu facial manuel et pédestre" (sic) alors qu'il s'agit d'une très ordinaire *pompe*. A en croire le dictionnaire Larousse, ce terme

[5] ECKHARDT, Sándor, (1984): *Magyar–francia szótár,* Budapest, Akadémiai Kiadó, troisième édition

n'existe dans ce sens que depuis 1950, mais la vieille génération disait "traction", tout simplement. De même, pour *kakis* on trouve "souillé de matières", ce qui est sans doute exact, mais n'en reste pas moins absurde. Si ces exemples prêtent à sourire, on trouve aussi d'authentiques erreurs: ainsi l'adjectif *kába*, dont la définition dans le *Magyar értelmező szótár*[6] est la suivante: "1. kábult, mámoros, kótyagos. 2. *irod.* ostoba, balga", est traduit par: "simple; naïf, naïve; sot, sotte; niais, -e" – c'est-à-dire qu'on n'a que les correspondants du sens second de *kába* et non ceux qu'on peut entrevoir dans la famille de ce mot, à savoir *kábulat, kábítószer, etc...* Pour *kanyargó* on trouve, entre autres, l'adjectif *méandrique,* qui n'existe pas, au lieu de *méandreux*. Des mots comme *melldöngető, heherészik, szájtépés* ou *roggyant* n'apparaissent pas. On pourrait multiplier les exemples. Le dictionnaire d'Eckhardt souffre de sa composition non informatisée (d'où la nécessité d'un supplément tellement fastidieux à consulter) et de ses sources: on y trouve dans l'ensemble un niveau de langue acceptable, mais désuet, si bien que certaines traductions proposées, surtout dans le domaine de la phraséologie, sont peut-être tout simplement oubliées à l'heure actuelle, ou bien il peut s'agir d'images uniques trouvées dans des textes littéraires (à cela près qu'il n'y a aucune référence dans tout le dictionnaire) et prises pour des expressions idiomatiques.

Toutes les langues possèdent de nombreux phraséologismes. Les expressions figées sont souvent arbitraires, c'est-à-dire que leur sens global ne constitue pas la somme des sens de leurs composants. En théorie, un phraséologisme dans le texte-source doit être rendu par un homologue dans la langue-cible – ce qui n'est pas toujours possible. Et alors les traducteurs se livrent à leur sempiternelles jérémiades sur la pauvreté de la langue-cible comparée à l'immense richesse de la langue-source (comme le remarquait déjà Georges Mounin[7]). Le fait est que la compétence linguistique en langue-cible, même s'il s'agit de la langue maternelle du traducteur, baisse sensiblement durant l'acte de

---

6 (1980), Budapest, Akadémiai Kiadó, 4e édition

7 Cité par LADMIRAL, Jean-René: "La traduction", *Langages 28,* 1972, 102

traduction, d'où la nécessité d'une relecture, d'un "polissage" du texte, de préférence plusieurs jours après le premier jet.

Chaque langue découpe la réalité d'une façon qui lui est propre, ce qui est particulièrement sensible dans l'étendue et les intersections de champs lexicaux, rendant impossible toute traduction mot à mot. Ce truisme linguistique donne souvent des migraines aux traducteurs.

L'une des difficultés qu'on rencontre dans la traduction du hongrois est liée aux possibilités morpho-lexicologiques presque infinies de cette langue, alors que le français apparaît comme un idiome beaucoup plus rigide. S'il est plus facile d'imaginer un dictionnaire *fini* du français (littéraire), que du hongrois où plus important que les lexèmes sont les *mécanismes de création de mots* – par préfixation, suffixation et composition.

Si les mots nouveaux créés par composition ne posent pas de problème de traduction, ou tout au plus stylistiques (ils nécessitent souvent une cascade de prépositions), il n'en va pas de même pour les préfixaux et les suffixaux. Ces mécanismes de création de mots existent en français, certes, par exemple: *transporter, apporter, déporter, reporter, supporter,* plus récemment *héliporter,* et il est toujours possible de créer des néologismes, en particulier par analogie (par exemple *régimeur* au sens de "fabricant de produits amincissants"), mais ces formations se lexicalisent très vite. Il en va de même pour les préfixes verbaux du français, beaucoup plus figés, lexicalisés que les préverbes hongrois qui permettent un grand nombre de variations sémantiques à partir d'une base lexicale. On retrouve ces possibilités dans les langues slaves (qui possèdent des systèmes préverbaux fort développés) et aussi en allemand. La langue française ne dispose souvent que d'un verbe très général, complété au besoin par un groupe nominal, là où le hongrois peut varier une seule base lexicale, par exemple *mos, felmos, kimos, lemos,* mais aussi *mosogat, mosakszik, etc...* – pour un simple *laver* ou bien même *faire (les carreaux, la vaisselle...).* Ce n'est pas sans raison qu'on dit que le français est une langue abstraite.

Même si c'est quelquefois difficile, il y a toujours moyen de traduire – avec des moyens purement lexicaux – les verbes préverbés,

sans doute parce qu'un verbe préfixé reste un verbe. Le problème est plus épineux lorsqu'on passe d'une partie du discours à une autre. On sait qu'on peut créer à partir d'une racine toute une série de mots parfaitement compréhensibles, même si leur existence est éphémère. On peut parler d'invention linguistique permanente, par exemple: *tea, teázik,* etc., qu'il faudra traduire par *thé, boire/prendre du/un/son thé,* etc. En revanche, la *théière* devient *teafőző:* la création lexicale est beaucoup plus arbitraire en français qu'en hongrois. Et donc, que faire de l'adjectif *tamási* dérivé du nom *Tamás* qui apparaît dans le roman d'Antal Szerb, *Utas és holdvilág*[8] dans le contexte suivant: *De akkor mi lesz az utolsó percek tamási édességével?* Cette douceur "tamásienne" (ou "thomasienne"?) consiste pour le héros du roman à mourir de la même façon que Tamás, c'est-à-dire empoisonné volontairement par la sœur de ce dernier. Cette phrase étant l'un des moments-clé de l'œuvre, il n'est pas question de l'expliciter, ou même de l'oublier... Or, la traduction littérale, la plus précise, est ici impossible, non parce que les règles morphologiques du français ne le permettent pas (on crée tous les jours de tels mots: *balladurien, mitterrandien, etc...*) mais parce que les néologismes, quels qu'ils soient, même s'ils sont réguliers et immédiatement compréhensibles, n'ont pas droit de cité dans la langue littéraire. Le traducteur – sous peine de passer pour un dilettante – doit faire preuve du purisme le plus intransigeant. Nous y reviendrons plus loin à propos du "français mythique".

Jusqu'à présent, nous avons vu des exemples où le hongrois était plus "riche" que le français. Voyons quand même un exemple du contraire: le système des temps. Pour un texte écrit au passé (c'est-à-dire dans la majorité des cas) le traducteur de hongrois doit *décider* au début de son texte avec quel système de temps il opérera dans les passages narratifs de tout ou partie du texte. Certes, il existe des indications, voire des contraintes stylistiques qui permettent de choisir entre le "système du passé simple" et le "système du passé composé", le premier étant un "temps du récit", le second un "temps du discours" – ce qui exclut le passé simple des dialogues. Le passé composé peut

[8] SZERB, Antal (1992): *Le voyageur et le clair de lune,* Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, trad. N. Zaremba-Huzsvai et Ch. Zaremba

être un temps de récit relâché, informel, ou de discours rapporté. Il appartient donc au traducteur de juger le niveau de la langue-source et de définir le niveau de la langue-cible, en d'autre termes, d'opter pour l'emploi du passé simple (et accessoirement de l'imparfait du subjonctif) ou non – à moins de préférer le présent de narration. Les traducteurs de *Esti Kornél*[9] ont choisi la version "récit informel". L'effet n'est pas des plus heureux, surtout dans les dialogues où au lieu des "dit-il" et "continua-t-il" habituels, on trouve des "a-t-il dit", "a-t-il continué", enchâssés dans la réplique – alors qu'en français, l'enchâssement ne se pratique pas dans le discours, et donc pas dans le récit informel non plus.

Les problèmes de traduction sont, comme on le voit, de plusieurs ordres: linguistiques et extra-linguistiques, et dans le cadre des premiers, on peut encore avoir des problèmes micro- et macrolinguistiques. Les premiers sont de l'ordre des lexèmes, des structures grammaticales, les seconds sont du domaine du style et regroupent tant le choix du système de temps, par exemple, que cette entité beaucoup plus difficile à cerner qu'on s'accorde pour nommer "style" – qui regroupe un faisceau de problèmes plus textuels que linguistiques à proprement parler. (Les problèmes d'intertextualité renvoient aux questions d'érudition abordées au début du présent article).

Suivant les principes de Tytler, la traduction doit rendre précisément la "manière d'écrire" de l'auteur – et c'est là que peut naître un conflit entre le traducteur et l'éditeur, plus précisément, le correcteur qui, souvent *ne connaît pas* la langue de l'original. En termes généraux: la forme du texte traduit, reflétant celle du texte original, peut entrer en conflit avec une certaine *image* de la langue française – qu'on peut nommer "français mythique". Il est courant de dire que le français affectionne les phrases courtes (contrairement à l'allemand) et ne souffre pas les répétitions, particulièrement depuis Flaubert qui mettait un point d'honneur à ne pas répéter le même mot dans un chapitre. Le style d'un auteur (ou d'une école – l'épuration de Marot, la codification

[9] KOSZTOLÁNYI, Dezső (1985): *Le traducteur cleptomane*, trad. A. Regnaut et P. Ádám. Aix-en-Provence, Alinéa

de la Pléiade, ont marqué très profondément le rapport des Français à leur langue) devient le "bon" style, un style mythique, que la pratique littéraire contredit souvent. Par conséquent, si l'on respecte la manière d'écrire de Sándor Márai dans *Vendégjáték Bolzanóban*[10], fondée sur des redondances à plusieurs niveaux (lexèmes, propositions dans la langue, situations dans le texte), caractérisée par des phrases extrêmement longues censées figurer les difficultés du raisonnement, il faut expliquer longuement les raisons de ses choix de traduction pour voir son travail accepté.

Le correcteur, ou souvent le lecteur, prêt à accepter toutes les expériences stylistiques de la part d'un auteur français voudra lire une traduction de style "neutre", condamnant par avance tout écart au style mythique.

*

Comme toutes les activités humaines, la traduction a été maintes fois théorisée[11] – mais qu'on ne s'attende pas à trouver des techniques (des recettes), car les questions qui se posent sont toujours particulières, et les réponses, adaptées, pouvant servir d'exemple, mais non de modèle. De là l'ambiguïté du travail du traducteur: ni artiste ni tâcheron, auteur de seconde main, confrontant sans cesse bien plus que deux langues (ce serait trop facile) – deux univers. Les traducteurs aiment se plaindre d'être oubliés, de ne pas être reconnus (et quelquefois pas payés...) comment les consoler?

Peut-être en leur disant qu'ils sont parmi les principaux ponts entre les cultures.

---

[10] MÁRAI, Sándor (1922): *La conversation de Bolzano,* trad. N. Zaremba-Huzsvai et Ch. Zaremba, Paris, Albin Michel

[11] Voir principalement les travaux de MOUNIN, Georges (1963): *Les problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard; STEINER, George (1978): *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction,* Albin Michel, (trad. L. Lotringer); LADMIRAL, Jean-René *op. cit.* On consultera avec intérêt le recueil d'articles édités par GÉHER, István (1981): *A műfordítás ma,* Gondolat.

Margit VÁGÁSI
Ecole Normale Supérieure Eszterházy Károly, Eger

Approche linguistique de la traduction. (Problèmes de traduction résultant de la présence d'une catégorie grammaticale dans une langue et de son absence dans l'autre)

Afin d'illustrer l'objectif de notre approche linguistique de l'activité traduisante, nous nous permettons de recourir aux réflexions de Dominique Aury, révélées dans sa préface à l'ouvrage de G. Mounin que nous considérons comme justification de notre démarche:

> "Avec la thèse que G. Mounin a soutenue sur les Problèmes théoriques de la Traduction, nous nous sentons tous dans la peau de M. Jourdain. Que M. Jourdain traducteur ouvre par hasard à la page 55 et du premier coup, il va s'écrier: "Comment, lorsque je traduis: He swam across the river par: Il traversa la rivière à la nage, j'accomplis une opération linguistique?" Mais bien sûr, puisque vous remarquez aussitôt, M. Jourdain, faisant passer le propos d'une langue dans l'autre, que la linguistique (même inconsciente) vous est nécessaire pour ne pas traduire en patagon: Il nagea à travers la rivière. La linguistique vous apprend ce qu'un vieux professeur d'anglais enseignait avant tout aux grands commençants, comme disent les universitaires: en anglais, la pensée ne court pas sur les mêmes rails qu'en français" (1963: IX).

En effet, le traducteur rencontre assez souvent des situations semblables quelles que soient les langues dont il s'agisse, étant donné qu'une même expérience humaine peut s'exprimer de manières diverses dans les différentes langues.

Le système grammatical d'une langue est un système particulier, déterminé par ses propres lois d'évolution, par conséquent dans son ensemble, malgré quelques ressemblances il diffère de celui d'une autre langue. Bien entendu le but de la traduction ne peut pas être la reproduction de la forme grammaticale de l'original, par contre, il consiste dans l'interprétation la plus fidèle possible du contenu qui peut

être exprimé dans une autre langue par des moyens formels différents de ceux de l'original.

L'activité traduisante est une opération complexe, répondant à de nombreux critères d'ordre communicatif et intercommunicatif, déterminée par divers facteurs subjectifs et objectifs parmi lesquels la connaissance des langues est l'un des plus indispensables. Dans notre approche linguistique du problème, nous ne visons pas à traiter tous les facteurs nécessaires à la traduction comme ceux relatifs à la personnalité du traducteur, aux spécificités des types de texte à traduire (genre, style, etc...), à la confrontation des visions du monde et des conditions socioculturelles différentes, obligatoirement présentes et ayant un rôle décisif pour le succès de la traduction. Nous tenterons d'aborder le problème du côté de la langue (élément essentiel de l'activité traduisante), du point de vue linguistique, qui permet d'éclaircir les différences de structure de deux systèmes se révélant d'une force particulière lors de l'activité traduisante ainsi que de mieux saisir les obstacles linguistiques rencontrés lors du contact de deux langues. Donc, notre point de départ consiste à considérer l'opération traduisante comme une production équivalente du texte (du message) de la langue source en langue cible, non seulement sur le plan sémantique et sur celui de style (postulats incontestables de toute traduction), mais sur le plan linguistique aussi. Nous faisons remarquer que le problème linguistique de la traduction ne s'est pas posé pendant longtemps d'une manière explicite dans les théories de la traduction, que l'activité traduisante était considérée uniquement comme une opération fondée sur des recherches d'équivalences sémantiques et stylistiques du message formulé tant en langue source qu'en langue cible. En parlant de la traduction artistique, on pense en général et avant tout à une entreprise littéraire, sans faire mention de l'aspect linguistique de celle-ci, qui, selon nous, conditionne le succès de la traduction. En même temps, il faut tenir compte de ce que les traducteurs, tout en étant bilingues, connaisseurs compétents d'une ou plusieurs langues étrangères, ne sont généralement pas linguistes, et que leur activité est dirigée en priorité non par des recherches sur les équivalences formelles de deux langues (excepté les traductions poétiques), mais par celles des équivalences sémantiques et stylistiques. Par conséquent, abordant le côté linguistique de la traduction, nous sommes amenée à poser les questions suivantes: 1. Est-

ce que les aspects linguistiques des textes doivent être considérés comme facteurs importants lors de l'activité traduisante? 2. Dans quelle mesure l'analyse linguistique des textes influence-t-elle la qualité de la traduction qui est selon Mounin, "une opération relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint" (1963: 278). 3. Est-ce qu'on a le droit de négliger les connaissances linguistiques nécessaires pour mieux pénétrer le texte original et en trouver le meilleur équivalent en langue cible? Dans ce qui suit, nous tenterons de trouver la réponse aux questions posées.

Dans la deuxième moitié du XXème siècle et surtout de nos jours, grâce à l'accroissement important du nombre de traductions dans tous les domaines de la vie, les recherches sur la traduction ont pris un nouvel élan et des aspects inédits se sont révélés dans la théorie de la traduction. L'attention des chercheurs se dirigeait de plus en plus vers la langue, vers l'étude linguistique des textes à traduire et traduits. Tout en tenant compte de l'équivalence sémantique et stylistique des textes comme critères de première importance de l'activité traduisante, l'accent s'est posé sur l'analyse linguistique des textes, sur celle des contraintes linguistiques dues aux différences structurales des systèmes de la langue source et de la langue cible. Il est généralement admis qu'il s'agisse de n'importe quel phénomène de langue, que le contenu et la forme en sont les deux côtés indissociables l'un de l'autre, par conséquent, il faut les étudier tous les deux, en même temps. Partant du postulat de l'unité du contenu et de la forme des phénomènes linguistiques, au cours des années 50-60 de notre siècle, la théorie linguistique de la traduction voit le jour, posant en premier lieu dans ses recherches l'étude des aspects linguistiques de la traduction, en réclamant pour elle une place bien déterminée dans l'ensemble des disciplines linguistiques, générale et appliquée. Les linguistes-chercheurs, Recker et Fédorov entre autres, comptés parmi les fondateurs de la théorie linguistique de la traduction, proposent d'étudier les textes à traduire aux différents niveaux des structures grammaticales (mots, groupes de mots, etc...) et de définir sur la base de ceux-ci, les correspondances des systèmes de deux langues, langue source et langue cible. Selon Recker (1950: 58), il y a des correspondances régulières entre les structures grammaticales de la langue source et de la langue cible, qui peuvent être décrites, systématisées et groupées comme correspondances constantes, variables et

accidentelles. L'auteur insiste sur le fait que lors de l'activité traduisante considérée en général comme opération fondée sur la multitude des décisions subjectives du traducteur, il y a des régularités objectives qui entrent en jeu. Fédorov déclare que l'analyse de n'importe quelle traduction (traduction littéraire y comprise) ne peut être effectuée sans celle des moyens linguistiques auxquels le traducteur recourt, étant donné que le contenu du texte original existe non pas en soi-même, mais en unité avec la forme, avec les moyens d'expression linguistiques en lesquels il prend corps, et en ce qui concerne la traduction, elle se fait aussi avec des moyens linguistiques (1968: 23). Mounin, dans son étude exhaustive consacrée aux problèmes théoriques de la traduction, réclame lui aussi, une science de traduction, l'étude scientifique de celle-ci dans l'ensemble des sciences linguistiques (1963: 8).

Afin d'essayer de répondre à nos questions posées par rapport à l'importance des connaissances linguistiques dans l'activité traduisante, et avant de présenter le problème de traduction résultant de la présence d'une catégorie grammaticale dans une langue et de son absence dans l'autre, nous pouvons constater que dans l'ensemble des opérations visant essentiellement à "énoncer dans une autre langue (ou langue cible) ce qui a été annoncé dans la langue source, en conservant les équivalences sémantiques et stylistiques" (Dubois, 1991: 490) l'analyse linguistique permet de mieux saisir et de comprendre les différences d'ordre structural que présentent deux langues, et de les supprimer lors de la traduction. Etant donné que le texte (la phrase) produit par la traduction doit servir le même but communicatif que celui de l'original, bien que la verbalisation du texte de la langue cible ne puisse presque jamais être identique à celle de l'original. En effet, la question fondamentale de la science de la traduction est celle de l'équivalence des signes linguistiques de deux systèmes, l'objectif de ses recherches consiste à mettre au point les possibilités d'une sorte de translation qui permettrait de pallier les différences de structure de deux langues lors de l'opération traduisante.

Dans ce qui suit, nous essayerons de présenter le problème de l'équivalence sémantique et formelle des signes linguistiques de deux langues (du français et du hongrois) à travers des différences qu'on observe dans le système d'articles et dans son fonctionnement dans les

deux langues. Il s'agit de la présence de l'article partitif comme catégorie grammaticale en français pour l'expression d'une valeur quantitative-partitive et de son absence en hongrois pour exprimer la même valeur. Du point de vue de la linguistique contrastive il faut préciser que le hongrois et le français, bien qu'originaires de deux familles linguistiques différentes, connaissent tous les deux la catégorie grammaticale de l'article (qui n'est pas un phénomène de langue universel), sans qu'il y ait cependant une correspondance absolue dans les deux systèmes, ni dans l'usage qu'ils en font. En comparant les paradigmes des deux systèmes, nous obtenons les différences suivantes:

	hongrois	*français*
article défini	*a, az*	*le, la, l', les*
article indéfini	*egy*	*un, une, des*
article partitif	–	*du, de la, de l', (des)*
article zéro	+	(+)

Les différences paradigmatiques apparaissant au premier coup d'œil sont premièrement, l'absence de l'article partitif en hongrois par rapport à sa présence en français, deuxièmement la présence marquée de l'article zéro en hongrois, qui n'est pas inconnu d'ailleurs en français non plus, mais d'un usage beaucoup plus limité qu'en hongrois. On serait tenté de croire que la différence essentielle des deux systèmes consiste dans la présence de l'article partitif en français et dans son absence en hongrois, et dans l'emploi d'ordre normatif de l'article zéro en hongrois, par rapport à son emploi limité en français. En même temps, on est tenté de vouloir trouver une certaine correspondance en ce qui concerne l'emploi de l'article partitif en français et celui de l'article zéro en hongrois. Pour ce qui est de l'étude contrastive des articles des deux langues, nous ne visons pas à analyser les deux systèmes en leur complexité, nous nous contenterons d'essayer de déceler une éventuelle analogie entre le fonctionnement de l'article partitif en français et celui de l'article zéro en hongrois. Dans une approche de linguistique contrastive du problème, on part de la fonction de l'article partitif en français et on essaie de trouver son équivalent

hongrois. Selon Eckhardt, le français faisait développer un système d'articles autonome pour désigner une quantité indéterminée des choses conçues non discrètes, celles d'une réalité non nombrable. Dans des cas de ce genre, le hongrois omet l'article: du *vin – bor, bort; de la bière – sör, sört; de l'application – szorgalom, szorgalmat* (1965: 131). En partant de cette définition, notre problème semble simple, nous pourrions dire que l'équivalent sémantique et grammatical de l'article partitif français est l'article zéro hongrois. En effet, sous l'aspect d'équivalence en question cette constatation est fondée et répond à l'usage actuel de l'article partitif en français et à celui de l'article zéro en hongrois. Mais il faut préciser que l'article partitif français reflète en même temps un problème linguistique complexe, comme son appellation (partitif) le montre, celui de l'expression d'une notion logique de la partie par rapport au tout. Ce phénomène est illustré par l'opposition suivante:

1. Il mange le pain.	*2. Il mange du pain.*
1. Megeszi a kenyeret.	*2/a. Kenyeret eszik.*
	2/b. Eszik a kenyérből.

La première phrase en français comme en hongrois indique que le procès exprimé par le verbe s'applique à la totalité de l'objet désigné par le nom. La signification de la totalité s'exprime morphologiquement, par l'article défini *(le – a)* dans les deux langues, en hongrois elle est renforcée par un préfixe verbal perfectif *(meg-)*. Par contre, les phrases suivantes (en hongrois 2/a, 2/b) indiquent que l'objet n'est pas concerné en sa totalité par le procès, mais seulement en partie. *"L'objet concerné en partie par le procès"* est exprimé en français par un moyen morphologique, l'article partitif, tandis qu'en hongrois cette signification peut s'exprimer de deux manières différentes: d'une part morphologiquement, par le suffixe *-ből* et l'article défini (2/b), d'autre part syntaxiquement, dans le groupe nominal sans article de la phrase (2/a). Par ce qui vient d'être dit, nous sommes amenée à poser les questions suivantes: 1. Est-ce que les deux structures hongroises (2/a, 2/b) peuvent être considérées comme équivalentes à la structure française (2)? 2. Lequel des deux moyens d'expression de la valeur partitive hongrois peut être considéré comme l'équivalent grammatical de

l'article partitif français: le suffixe *-ból/-ből* et l'article défini ou bien l'article zéro, par l'intermédiaire duquel s'exprime la même valeur dans le groupe nominal de la phrase.

Selon J. Perrot, en comparant la valeur exprimée par l'article partitif français avec celles exprimées en hongrois d'une part par l'article zéro, d'autre part par le suffixe *-ból/-ből*, on ne peut parler que d'une concordance partielle:

> "à *(je mange) de la soupe* correspond soit *levest (eszem),* sorte de partitif générique, soit *(eszem) a levesből,* sorte de partitif spécifique, ayant prise sur un objet individualisé. ... en hongrois le générique est seul exprimé dans un cas, celui de l'article zéro, pour lequel on ne peut parler de partitif que sur le plan strictement sémantique, tandis qu'en français c'est le partitif qui s'exprime seul, la distinction entre la valeur générique et la valeur spécifique *(je mange (habituellement) de la soupe / je mange de la soupe (qui m'est ici servie))* relevant également de la pure sémantique, ou de faits contextuels et situationnels" (1974: 6-7).

Afin de démontrer quand même laquelle des deux structures à valeur partitive en hongrois correspond le mieux à celle du français, nous recourons à la traduction, au résultat de l'analyse d'un corpus comprenant les structures concernées du roman "Madame Bovary" de G. Flaubert (Gallimard, 1972) et celles de sa traduction hongroise par A. Gyergyai (Európa, 1984).

Comme méthode, nous avons choisi celle de la linguistique contrastive, notre démarche s'appuie sur le postulat suivant: il y a un phénomène de langue dont le moyen d'expression est en français l'article partitif, en hongrois: d'une part l'article zéro, d'autre part le suffixe *-ból/-ből* et l'article défini. En mettant en parallèle les structures françaises (langue source) et leurs équivalents hongrois (langue cible), on obtiendra des informations sur la manifestation des correspondances dans les deux langues. Comme notre corpus n'embrasse que 97 phrases françaises et leurs équivalents en traduction hongroise, nous ne sommes pas autorisés à en tirer une conclusion d'ordre absolu, seulement à signaler une certaine tendance dans la manifestation des concordances qui se révèlent lors de la traduction. A partir de ce procédé, nous avons le résultat suivant: l'équivalent hongrois des structures françaises à valeur partitive, c'est-à-dire celui des groupes nominaux précédés de

l'article partitif est, dans 67 cas sur 97, le groupe nominal sans article et il n'y en a aucun pour ce qui est du moyen d'expression morphologiquement marqué par le suffixe *ból/-ből* et l'article défini. Voici quelques exemples illustrant la correspondance:

Il y avait pour dîner de la soupe à l'oignon. (p. 87)
Vacsorára hagymaleves volt. (p. 71)
Un jour il ne buvait que du lait pur, ... (p. 100)
Egyik nap csak tiszta tejet ivott, ... (p. 85)
... je leur enverrai du gibier, de la volaille... (p. 181)
... vadat meg szárnyast küldök nekik... (p. 166)

L'analyse de notre corpus nous conduit à constater que l'équivalent grammatical de l'article partitif français est l'article zéro hongrois. (Quant aux trente structures représentant la non-équivalence de l'article partitif français à l'article zéro hongrois, la valeur partitive s'y exprime par des moyens lexicaux).

Mais, comme il a été dit dans ce qui précède, il ne s'agit pas d'une équivalence sémantique d'ordre absolu entre le groupe nominal à l'article partitif en français et celui à l'article zéro en hongrois. En effet, en confrontant le phénomène donné des deux langues, on est tenté de se demander si on est autorisé à parler de traduction équivalente. Revenons à notre exemple initial et envisageons le problème à partir de celui-ci: *Il mange du pain – Kenyeret eszik.* Dans la phrase française, la valeur partitive est exprimée morphologiquement par l'article partitif. En ce qui concerne la phrase hongroise, cette valeur implicitement présente s'exprime au niveau de la phrase, qui d'ailleurs peut avoir à la fois d'autres interprétations que celle de la valeur partitive de sorte générique:

Kenyeret eszik. – *1. Il mange du pain.*

2. Il mange du pain et non pas de la pomme.

3. Il est en train de manger du pain.

En conclusion nous pouvons constater que dans le cas du groupe nominal sans article en hongrois, c'est le caractère indéfini du nom qui est accentué par rapport au groupe nominal à l'article partitif en français

où l'accent est posé sur la valeur quantitative-partitive. Pour mettre en évidence la valeur du groupe nominal indéfini sans article en hongrois, on est obligé de recourir à la situation ou au contexte:

1. Est-ce qu'il mange du pain? – Oui, il en mange.

2. Qu'est-ce qu'il mange? – Il mange du pain/et non pas de la pomme.

3. Qu'est-ce qu'il fait? – Il est en train de manger du pain.

Par contre, dans la phrase hongroise *Eszik a kenyérből* le groupe nominal a une valeur partitive morphologiquement marquée par le suffixe *-ből* (genitivus partitivus), et il s'agit d'un partitif de sorte spécifique, marqué par l'article défini *a,* tandis que la valeur exprimée par l'article partitif français n'est, comme le dit Perrot, ni de sorte spécifique, ni de sorte générique.

Bibliographie

DUBOIS, Jean et alii (1991): *Dictionnaire de linguistique,* Paris, Larousse

ECKHARDT, Sándor (1965): *Mai francia nyelvtan,* Budapest, Terra

FEDOROV, A.V. (1968): *Osnovi obchey teorii perevoda,* 3e éd. refondue et augmentée, Moscou, Ecole Supérieure

MOUNIN, Georges (1963): *Les problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard

PERROT, Jean: "Le fonctionnement de l'article en français et en hongrois: problématique d'une description contrastive" in *Studia Romanica,* Debrecen, 1974/III

RECKER, Ja. I.: "O zakonomernyh sootvetstviyach pri perevodie na rodnoy yazik" in *Voprosi teorii i metodiki učebnogo perevoda,* Moscou, 1950.

Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN
Université Denis Diderot, Paris VII

De quelques formes "dupliquées" en hongrois contemporain
Problèmes de traduction lors du passage au français

Nous aborderons ici l'étude d'une classe observable en hongrois, de construction tout à fait remarquable pour les francophones, et d'usage extrêmement répandu: il s'agit de formes que, faute d'un meilleur terme, nous nommerons "dupliquées" – *olykor-olykor, néha-néha, egyszer-egyszer, alig-alig, már-már.* Les cinq formes abordées, il importe de le souligner, s'inscrivent dans une classe beaucoup plus large, que, faute de place, nous ne pouvons traiter ici[1]. Ces formes, on va le voir, posent des problèmes de traduction particulièrement intéressants.

Mentionnons tout d'abord que le procédé que nous nommons "duplication" est, en fait, extraordinairement productif en hongrois; il consiste en la répétition pure et simple d'un élément lexical, avec, comme marque de lien (dotée, on le verra, d'un rôle tant sémantique que syntaxique, mais aussi, énonciatif[2]), la présence graphique d'un trait d'union. L'élément lexical "dupliqué" pourra appartenir à des classes morphologiques très diverses (adverbiaux, pronoms, déterminants du nom, adjectifs, bases verbales[3]...)

Nous avons délibérément restreint ici notre choix à des formes composées d'éléments adverbiaux, où la détermination introduite porte sur un terme de l'énoncé à valeur prédicative.

---

[1] Pour une étude plus large du procédé de "duplication" en hongrois, on se reportera à Cottier-Fábián (cf. bibliographie, article en préparation)

[2] Nous entendrons ici l'adjectif "énonciatif" dans un sens relativement restreint, comme relevant de tout ce qui se trouve caractérisé par "l'accentuation de la relation discursive au partenaire" (v. sur ce point Benveniste, 1974; en particulier, dans l'ouvrage cité dans la bibliographie, pp. 79-88: Chap. V, "L'appareil formel de l'énonciation").

[3] Notons au passage que la base verbale "dupliquée" mentionnée ici par prétérition ne comporterait pas de préverbe; ainsi, par exemple:

(a) *Ment-ment* egérszürke ruhájában, és mikor a Széchenyi térre jutottak, [...]
öntudatlanul pár lépést előre – sietett, hogy ne kelljen mellette lépegetnie.
(Kosztolányi Dezső, *Pacsirta*)

Mais avant d'entamer l'analyse, examinons brièvement la façon dont les ouvrages linguistiques hongrois traitent de la question: en général, le problème n'est que très fugitivement abordé, et toujours, vu comme l'un de ces "procédés stylistiques" dont on ne sait très bien – à raison souvent, il est vrai – comment en organiser les données, pour en déduire d'éventuelles règles. Nyéki (1988: 282) range dans son chapitre sur *La composition* les formes dont nous traiterons ici, et fournit deux occurrences, *olykor-olykor* et *lassan-lassan* – la première seulement nous intéressant, et dont il donne pour signification: "de temps en temps, *à de rares intervalles*". On verra que cette glose par "...*rares* intervalles" va dans le sens des hypothèses ici formulées.

C'est dans Tompa (1961) que l'on trouve la plus grande abondance de données: tout comme Nyéki, Lőrinczy – qui a rédigé le chapitre où se trouve abordée la question – parle de "szóösszetétel" (= "composition de mot"), puis, entrant dans le détail, de "kettőztetés" (= "duplication"). Bien que Lőrinczy, elle aussi, parle de "valeur stylistique", l'abondance des formes citées pour exemples – parmi lesquelles figurent les cinq constructions dont nous allons traiter – ainsi que l'attention attirée sur les différentes sous-classes à distinguer, d'un point de vue sémantique (pour aller vite: formes où la "duplication" n'introduit qu'une modulation par rapport à la forme simple; formes en revanche où elle modifie nettement le sens initial de cette forme simple); enfin, le fait qu'elle mentionne, brièvement il est vrai[4], diverses possibilités dans l'interprétation sémantique – ainsi, dans le cas d'un processus, le caractère fréquentatif-itératif, ou le "degré" (qualitatif, s'entend) – font de cette description analytique la plus complète qu'il nous ait été donné de rencontrer. Nos hypothèses seront les suivantes: dans ce domaine des formes que nous nommons "dupliquées" – et ceci s'étendrait à bien d'autres formes encore, que les cinq étudiées ici – on peut considérer deux paramètres fondamentaux; en schématisant, le premier serait nommable: "mise en relief, «subjective», de ce qui relève du «quantitatif» ou du «qualitatif»"; le second en revanche – corrélé, la plupart du temps, à l'appréciation subjective d'une quantité ou qualité – serait: "caractérisation en termes de «négatif» (dans ce cas, on peut

[4] Cf. p. 428, op. cit.: "...így például a cselekvés gyakoriságát és a fokozást kifejezők (*olykor-olykor*, illetőleg *sok-sok*...)".

parler aussi de valeur «restrictive»), ou en termes de «positif»". On va voir, dans l'analyse des exemples choisis, comment ces deux grands paramètres ("quantité/qualité"; "négatif/positif") peuvent éventuellement être rendus en français.

Observons tout d'abord:

(1) *Olykor* a késő éjszaka is ott érte még Kiszelánét az első szobában. A nyári hold előtt felhők szaladtak el [...] Sokszor egyáltalán nem is látták egymást, csak [...] Zsófi száraz, suttogó hangja bocsátotta szét a sötétben alvó bútorok közt a parasztcsalád titkait. [...] A sötétség és Zsófi vádaskodó szenvedélye *olykor-olykor* Kiszelánét is elkapta.

(Németh László, *Gyász)*

(1') *Parfois*, tard dans la soirée, elle rejoignait Madame Kiszela, dans la première des pièces. Devant la lune d'été défilaient des nuages. [...] Bien souvent, elles ne se voyaient pas; seule [...] la voix sèche de Sophie, chuchotant, remettait en liberté, parmi les meubles assoupis dans la pénombre, les secrets de cette famille paysanne. [...] L'obscurité, la passion chercheuse de Sophie, saisissaient *de temps à autre* Madame Kiszela elle-même.

Dans ce premier exemple, on est en droit de se demander ce qui peut distinguer, d'un point de vue strictement sémantique, la forme simple, *olykor,* de la forme dupliquée *olykor-olykor,* qui plus loin seulement apparaît; les traductions respectives par *parfois* et *de temps à autre* ne peuvent rendre assez précisément cette distinction, mais permettent toutefois de saisir la valeur d'"itération restrictive" introduite par le procédé de duplication; *de temps à autre* met au premier plan le caractère "peu fréquent" du processus (ici, *elkap*). Ceci se trouve confirmé par les gloses de l'*Értelmező szótár*[5], qui, si l'on en consulte la rubrique *olykor-olykor,* renvoie à son tour à *néha-néha,* fournissant pour finir la glose: *à de longs intervalles, rarement*[6]. On note au passage que, corrélativement aux formes dupliquées *olykor-olykor* et *néha-néha,* on trouve les formes simples *olykor* et *néha,* toutes deux amenant, comme traduction la plus fréquente: *parfois,* si bien que la

[5] Cf. bibliographie. On notera qu'il s'agit ici de l'édition abrégée (en 2 volumes) du dictionnaire unilingue en question. Dans tout ce qui suit, nous nous réfèrerons à cet ouvrage par l'abréviation: *Ért. sz.*

[6] En hongrois: "Hosszú időközöként, ritkán".

distinction entre ces deux dernières formes puisse sembler ténue[7]; l'étude de telles formes simples ne nous concernant toutefois qu'indirectement ici, revenons à *olykor-olykor:*

(2) Sárga bőröndje egy széken állt. Most már felébredt egészen. [...] Kinézett az ablakon. A felhők szétoszlottak, s a sötét égen látszott néhány csillag. [...] *Olykor-olykor* felállt, fel-alá járkált.

(Ottlik Géza, *Virrasztók*)

(2') Sa valise jaune était là, dans un coin. Il était maintenant tout à fait réveillé. [...] Il regarda par la fenêtre. Les nuages se dispersaient, et dans le ciel on distinguait quelques étoiles. [...] *De temps en temps* il se levait, marchait de long en large.

(3) A ház nehezen idomult a kezéhez. [...] A Gicával létrejött megegyezés [nem] volt könnyű. [...] Gicát rá kellett beszélnie, szinte rákényszerítenie, hogy rántottleves ebédjét valami értelmesebb koszttal cserélje fel. Gicának esdekelni kellett, a régi időkre hivatkozni, udvarolni, míg elvállalta, hogy rendben tartja a lakást a számára, s *olykor-olykor* megfőz. Nem volt könnyű győzelem.

(Szabó Magda, *Pilátus*)

(3') La maisonnée s'avéra difficile à prendre en main. [...] Se mettre d'accord avec Gitza n'avait pas été facile. [...] Il avait fallu la persuader, pour ainsi dire la contraindre, d'échanger l'épaisse soupe, farineuse et brune, qui composait tout son déjeuner à elle, pour une nourriture plus raisonnable. Il avait fallu l'implorer, en appeler au bon vieux temps, lui faire toute une cour, jusqu'à ce qu'elle veuille bien prendre en main, pour lui, l'entretien de la maison, et, *de temps à autre,* lui faire *un peu de* cuisine. Ce n'avait pas été victoire facile.

---

[7] On peut invoquer un usage moins fréquent, dans la langue parlée courante, de *olykor,* et, corrélativement, d'un registre "plus relevé" (c'est ce qu'indique, par exemple, l'*Ért. sz.*: "választékos", à savoir, "relevé, choisi"). Pour nous, comme souvent, les différences de "registre" s'expliqueraient ici essentiellement par l'étymologie – ou, plus précisément, le mode de formation morphologique. Le dictionnaire étymologique de référence (*A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára,* Budapest, Akadémiai Kiadó) donne pour sens premier des dérivés de *"oly"* (dont *olykor*) un sens de "degré" ("...eredetileg fokhatározó...", op. cit., rubrique *"oly"*). Ce sens, qualitatif et fermement marqué, est absent, en revanche, des premières occurrences de *"néha"* (initialement équivalent à *"valaha"*: *"un jour [plus tard]"*). Pour ce qui est de l'usage, notons enfin que, si la forme non-dupliquée, *néha,* est d'une très grande fréquence, *olykor* "non-dupliqué", en revanche, semble beaucoup plus rare que son "correspondant" dupliqué. Sans doute ceci est-il un substrat, dans la langue actuelle, d'une valeur pressentie par les locuteurs – pour *"olykor"* – comme trop nettement "qualitative".

C'est à dessein que nous fournissons au lecteur un contexte large, en particulier dans l'exemple (3) et sa traduction. Des valeurs se dégagent en effet de l'examen des contextes en question, que ne révèleraient pas les énoncés pris isolément. Ainsi, ce qui apparaît à chaque fois, c'est le rattachement de la forme dupliquée *olykor-olykor* à une origine énonciative d'un certain type, à savoir, le plus souvent, à un énonciateur rapporté, origine d'un discours intérieur, dit encore "indirect libre": tout comme dans l'exemple (1), on pouvait mettre en évidence l'"énonciateur-observateur" *Sophie,* en (2) comme en (3), on est en présence d'un personnage figurant comme "repère perceptif, évaluant et appréciant" (celui-ci apparaissant à chaque fois comme un sujet de 3ème personne, et sujet singulier). Ceci éclaire déjà mieux les qualifications d'"emploi *stylistique*", si souvent rencontrées dans les commentaires portés sur les formes dupliquées.

Pour ce qui est, par ailleurs, des oppositions "quantitatif/qualitatif", ainsi que de la polarité "négative/positive", on remarque que:

– *olykor-olykor* opère une *quantification* sur le prédicat, dans la mesure où cette forme vient moduler (on va voir ci-dessous comment) la fréquence du processus en question (en (1), (2) et (3), respectivement: *elkap, feláll* et *megfőz*): l'itération reçoit une détermination supplémentaire, "évaluatrice" de cette fréquence.

– la "modulation" consiste ici à restreindre (à donner une polarité "négative") à la forme simple initiale, neutre pour ce qui est du nombre d'occurrences du processus: si *olykor* signifie *parfois,* c'est-à-dire renvoie à un nombre d'occurrences posé comme "ni grand, ni petit", la forme dupliquée en revanche va donner un sens proche de "*rarement,* de temps à autre".

Ce "basculement" d'une quantification que l'on pourrait nommer "neutre" (en d'autres termes, non-marquée) vers une quantification à valeur "négative" ou "restrictive" apparaîtrait également dans les exemples où figure la seconde forme dupliquée ici étudiée – *néha-néha:*

(4) Isten tudja, miért, de Bognár nem bírt olyan fegyelmet tartani, mint Schulze, pedig ő azt is megtette, amit Schulze soha életében: hogy *néha-néha* nekiment valamelyikünknek, és dühében megütötte, vagy orránál fogva a falhoz nyomta.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

(4') Dieu sait pourquoi, Bognár ne parvenait pas à instaurer la même discipline que Schulze, et pourtant il lui arrivait de faire ce que jamais, de sa vie, Schulze n'avait fait: *de temps en temps,* il se précipitait sur l'un de nous, et, dans sa fureur, le frappait ou le pressait contre le mur en le serrant par le nez.

(5) Merényiék egy kapura játszottak. Egyre többen állták körül a pályát, és nézték őket. [...] Azt lesték, hogy kiguruljon a labda, és legalább egyet rúghassanak bele. Ha *néha-néha* megtörtént, hirtelen óriási tülekedés, lökdösődés támadt a pálya szélén, s amelyikük hamarabb érte el a labdát, diadalmasan rúgta vissza a játékosoknak.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

(5') Merényi et sa bande jouaient sur un seul but. Ils étaient de plus en plus nombreux, ceux qui se tenaient tout autour du terrain, à les observer. [...] Ils guettaient la sortie du ballon, pour pouvoir au moins une fois lui donner un bon coup de pied. Si *de temps à autre* l'événement survenait, alors c'était soudain une gigantesque mêlée, une bousculade au bord du terrain; et celui qui, le premier, avait atteint le ballon, le renvoyait aux joueurs d'un coup de pied triomphal.

Ici encore, tant en (4) qu'en (5), l'occurrence de la forme dupliquée, *néha-néha,* associe le processus (*nekimegy* et *megtörténik,* respectivement) à une itération restrictive, glosable par: "l'événement se produisait, mais assez rarement". Par ailleurs, tout comme dans les exemples observés avec *olykor-olykor,* on peut reconstruire un énonciateur rapporté servant en quelque sorte de "relais", et surtout, jaugeant et appréciant la situation.

Bien que – on l'a vu – les traductions françaises possibles ne puissent qu'imparfaitement rendre les doubles valeurs jusqu'ici observées, des formes hongroises (d'une part la valeur "négative-restrictive" de la quantité, d'autre part le caractère nettement subjectif de cette quantification, mettant en jeu un énonciateur rapporté), il nous semble impératif de ne pas se contenter d'une traduction "neutre" de

type *parfois,* qui correspondrait en hongrois, de façon non-marquée, à la forme simple.

C'est ainsi que, dans l'exemple (3), *"... s olykor-olykor megfőz"* a été rendu par: "et, *de temps en temps,* lui faire *un peu de* cuisine", où la quantification construite sur le nominal *cuisine* vient compléter la valeur restrictive de l'adverbial *de temps à autre.* Ceci, bien sûr, n'est que l'un des moyens pouvant, en français, être mis en œuvre.

Jusqu'à présent, nous n'avons passé en revue que deux formes dupliquées *(olykor-olykor; néha-néha),* à valeur essentiellement quantitative ; la troisième et dernière forme de ce type abordée ici serait *egyszer-egyszer,* comme par exemple dans:

(6) Mikor vasárnapiasan kimentek az udvarról, egymás után, elől az ember, utána az asszony, [...] úgy haladtak előre, mint boldog falusiak, akik örülnek, ha kimozdulhatnak *egyszer-egyszer* az unalomig megszokott hétköznapból.

(Móricz Zsigmond, *Szegény emberek*)

(6') Lorsque, le dimanche, ils sortaient de la cour, l'un suivant l'autre – devant, l'homme; derrière, la femme – [...] ils s'en allaient, pressés, droit devant eux, tels des villageois heureux de pouvoir *enfin, de temps à autre,* quitter cette vie des jours de semaine, à laquelle jusqu'à l'ennui ils s'étaient habitués.

(7) "Vacsora után dalolni kezdtek [...]. Én épp úgy álltam a falnál, hogy a Sándor odaláthatott. Veszem észre, hogy a Sándor csak odanéz *egyszer-egyszer,* de közben csak tovább dalol. [...]"

(Németh László, *op. cit.*)

(7') "Après le dîner, ils se sont mis à chanter. [...]. Moi, justement, je restais debout contre le mur, comme ça, pour que le Sándor ait pu me voir là-bas. Et puis je me rends compte que le Sándor jetait *juste un petit coup d'œil de temps en temps,* mais entre-temps il continuait à chanter, c'est tout."

Dans ces deux exemples, réapparaissent les constantes observées jusqu'ici: appréciation *subjective* d'une itération de processus et/ou de situations; quantification *restrictive.* Dans les traductions proposées, nous avons jugé bon d'introduire, à chaque fois, un élément pouvant rendre, en français, ces modulations: ainsi, en (6'), l'adverbial *enfin* (qui

a pour fonction d'indiquer la rareté de l'événement survenant); en (7'), c'est toute une séquence qui va construire le contexte "restrictif", à savoir *(jetait) juste un petit coup d'œil de temps en temps;* le lecteur pourra noter que le contexte hongrois initial contient déjà l'adverbial restrictif *csak,* et qu'ici nous ne faisons qu'y adjoindre l'adjectif *petit* ("un *petit* coup d'œil").

Une question qui se poserait, de façon intéressante, est celle du contraste – pour ce qui concerne précisément *egyszer-egyszer* – entre la forme dupliquée, et d'autres formes sémantiquement et morphologiquement très proches; ainsi par exemple *egyszer-kétszer,* comme dans:

(8) Ő maga alig *egyszer-kétszer* látta ezt a Balázst; de azt tudhatta már, hogy ő a Mari nénje, mert elmenőben ideszalutált neki.

(Németh László, *op. cit.*)

(8') Elle-même n'avait guère vu qu'*une ou deux fois* le Balázs en question; mais lui savait déjà qu'elle était la grande sœur de Mariette, puisque, sur le point de partir, il l'avait saluée.

De tels rapprochements ne pouvant toutefois être analysés plus avant dans le cadre de notre courte étude, nous ne faisons que citer au passage l'existence de telles proximités[8].

Jusqu'à présent, nous avons exclusivement traité du problème des formes dupliquées à valeur "quantifiante"; il convient de passer maintenant à un domaine plus complexe, celui des formes dupliquées pouvant être indices éventuels d'une appréciation principalement *qualitative;* il en sera ainsi des constructions: *alig-alig, már-már.*

Voyons pour commencer:

(9) – S az öcséd? – kérdezte, hangját leengedve.

– Géza? filmember lett. Két éve már. *Alig-alig* látjuk. Folyton utazik.

(Ottlik Géza, *Hűség*)

[8] Il va de soi que la possibilité de construire *"egyszer-kétszer"* provient, en particulier, de la quantification explicitement opérée (présence des morphèmes *egy-* et *két-*). On trouverait, de la même façon, *"háromszor-négyszer"*, etc... La quantification serait ainsi, ici, beaucoup plus précisément déterminée qu'avec la forme "exactement dupliquée", *egyszer-egyszer.*

(9') – Et ton frère? – demanda-t-il, baissant la voix.

– Géza? Il est dans le cinéma maintenant. Depuis deux ans. Mais on ne le voit *quasiment jamais*. Il n'arrête pas de voyager.

(10) – Nem, ebből elég! – határozott magában végül is. – Erre az ostobaságra semmi szükség. – Még szorgalmasabban dolgozott tehát, s *alig-alig* gondolt a dologra vissza. Mintha nyomtalanul múlt volna el felette.

(Füst Milán, *A parnasszus felé*[9])

(10') – Non, assez de tout cela! – décida-t-il en lui-même. Il n'avait pas besoin de telles stupidités. – Aussi se mit-il au travail plus studieusement encore, et ne repensa *pour ainsi dire plus* à la question. C'est comme si elle s'était évanouie au-dessus de sa tête, sans laisser plus de traces.

On sait que la forme simple, *alig,* est implicitement porteuse d'une valeur négative (comme en témoigne, entre autres critères syntaxico-sémantiques, le rejet du préverbe, qui se manifeste en toute occurrence d'énoncé où une négation vient porter sur le prédicat); la glose de l'*Ért. sz.* fournit par ailleurs: *"en une moindre mesure; difficilement; très rarement..."*[10]. Cette valeur négative ou "restrictive" est présente, elle aussi, avec la forme dupliquée, mais apparaît comme davantage soulignée encore, puisque le même dictionnaire note, pour *alig-alig: "en très moindre mesure; avec grande difficulté..."*[11]

Deux choses se dégagent ici: d'une part, le fait que la forme dupliquée est beaucoup plus proche, sémantiquement, de la forme simple, que ne l'étaient *olykor-olykor* ou *néha-néha* (du fait, précisément, qu'une nette "polarité négative" est déjà présente dans cette forme simple); d'autre part, alors que les deux premières formes examinées marquaient avant tout le caractère itératif du processus (à savoir, une "fréquence d'événement"), ici, en revanche, il s'agit beaucoup plus de

[9] Nous tenons ici à remercier Szende Tamás (Université Paris III), à qui nous sommes redevables de cet exemple (emprunté à la banque de données consacrée à l'élaboration d'un nouveau dictionnaire hongrois-français; v. sur ce point Szende: "Sélection des données lexicographiques: considérations méthodologiques à propos du nouveau dictionnaire hongrois-français" in *Cahiers d'Etudes Hongroises* n°4/1992, 103-106).

[10] En hongrois: "Nagyon kis mértékben [...]; nagyon nehezen; nagyon ritkán [...]"

[11] En hongrois: "Nagyon csekély mértékben [...]; rendkívül nehezen [...]"

ce qui relève du domaine de l'*appréciation qualitative d'un processus:* ainsi, en (9), si *alig-alig* reste bien encore rattaché au domaine d'une telle itération ("Nous ne le voyons *quasiment jamais*"), en (10) en revanche, on a quitté ce terrain, pour aborder celui, non plus des "polarités de quantité", mais des "polarités de qualité": autant un processus comme *látjuk,* en (9), renvoie à un phénomène "quantitativement mesurable" (*voir ou ne pas voir quelqu'un* reste "événement objectivement constatable"), autant "penser ou ne pas penser à quelque chose" relève de la sphère du purement subjectif; il n'est pas surprenant que ce type d'"appréciation qualitative" apparaisse au sein d'un discours intérieur du sujet.

Il nous faut toutefois souligner que la distance séparant la forme simple *alig* de la construction dupliquée *alig-alig* est beaucoup moins marquée, sur un plan que bien des auteurs nommeraient "stylistique", qu'elle ne l'était avec les formes précédentes; pour preuve, le remplacement, en (9) comme en (10), de *alig-alig,* par un simple *alig,* n'amènerait pas de modulations remarquables. De même, dans l'exemple suivant, on peut très bien imaginer à l'inverse, et sans changement notable de registre ou de sens, le remplacement de la forme simple, par la dupliquée:

(11) Olyan lopakodva érte őt utol a hajnal, hogy *alig* volt valami jele. Továbbra is sötét maradt, csak éppen kezdett láthatóvá válni a táj.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

(11') L'aube le rattrapa de façon très furtive, sans *presque aucun* signe apparent. Il continuait à faire sombre, le paysage commençait tout juste à devenir visible.

On remarquera, en (11'), la traduction par *"presque aucun* [signe apparent]", qui traduirait aussi bien la forme dupliquée.

Pour en terminer avec la question de *alig-alig* – dont les valeurs de polarité négative, présentes déjà dans la forme simple, atténuent considérablement les modulations introduites lors de la duplication – notons (et c'est le cas pour chaque forme dupliquée) que la distinction entre "quantité" et "qualité" est, comme on peut s'y attendre, intimement liée à la nature de la forme verbale, à savoir, à son caractère

favorisant davantage une interprétation "quantitative", ou, au contraire, "qualitative":

(12) Ezen a napon Sasa *alig-alig* palástolta kedvetlenségét. Kora reggeltől fogva zsörtölődött Zsuzsikával, a szerencsétlen, ügyefogyott, süket vénasszonnyal, mindenért belekötött.

(Ottlik Géza, *Dalszínház*)

(12') Ce jour-là, Sacha ne put qu'à grand-peine dissimuler sa mauvaise humeur. Tôt dans la matinée déjà, il se mit à ronchonner après Zsuzsika, l'infortunée vieille bonne, sourde et maladroite – tout lui était prétexte à querelle.

Dans l'exemple qui précède, l'interprétation qualitative donnée à *alig-alig* (et qu'on a traduite ici par *à grand-peine*) est fonction, non seulement de la forme verbale en elle-même *(palástol),* mais bien plutôt, du "nexus prédicatif" constitué par la forme verbale et le complément *(kedvetlenségét);* et c'est, justement, le caractère intrinsèquement qualitatif de *kedvetlenség (mauvaise humeur)* qui confère à l'ensemble la valeur qualitative.

On voit ainsi qu'on ne saurait se contenter, pour ce qui concerne l'opposition "quantité/qualité", d'une typologie opposant, par exemple, procès à valeur de "processus" et, par contraste, procès de type "état". Il est certain qu'un processus, dans la mesure où son caractère "non-statique" est éminemment compatible avec diverses valeurs aspectuo-temporelles (telles l'itération, le caractère "duratif/ponctuel", le renvoi à de l'à-venir...), privilégiera souvent la valeur quantitative ("nombre" et répétition des occurrences du procès, "intentionnalité" agentive...); mais ceci est loin de fournir des règles suffisamment généralisables.

La dernière des formes observées, *már-már,* est celle dont l'examen va nous fournir les données les plus complexes, pour ce qui concerne, justement, les valeurs qualitatives. Mais avant d'aborder cette dernière forme, citons au passage l'occurrence rencontrée, d'une sixième forme "dupliquée" qu'on n'étudiera pas, ici, dans le détail:

(13) – Utolsó kérdésem: értek a nyúltenyésztéshez, csinálnánk együtt a tenyésztést?

– Soha. Az állattartás egy szabad életforma. Nincs vita, mert nincs vitapartner. Két ember együtt egy idő után *csak-csak* talál valami apróságot, amin összezördüljön. [...]

Magyar Nemzet, 17 août 1991

(13') – Dernière question: je m'y connais en élevage de lapins, vous êtes d'accord pour que nous faisions ensemble l'élevage en question?

- Pas question. Elever des animaux, c'est avoir un mode de vie où on est tout à fait libre. Il n'y a pas de heurts, parce qu'il n'y a personne avec qui en avoir. S'il y a deux personnes, au bout d'un certain temps elles vont *finir par* trouver un petit détail *par-ci par-là,* et puis avoir des mots.

En (13'), la traduction de la forme *csak-csak* amènerait une évaluation nettement qualitative, qu'on a tentée de rendre ici par *par-ci par-là,* et qui, dans un contexte de registre plus soutenu, donnerait par exemple *tout juste...* (suivi d'un prédicat). En d'autres termes, il s'agit, dans le cas de (13), d'une évaluation à nouveau qualitative, et modulant "en négatif" (ce qui, tout comme pour *alig-alig,* ne surprend pas, la forme simple, *csak,* étant déjà, par excellence, restrictive) le prédicat en question: *trouver [quelque détail].* Ces données sont, on le voit, en conformité avec le contexte *(valami apróságot).*

Pour ce qui concerne, précisément, les questions de "registre", on observe que les formes dupliquées dont nous traitons ici sont compatibles avec toute une gamme de possibles, allant du "littéraire narratif", à l'interview journalistique la plus prosaïque: ce qui importe en réalité est, avant tout autre chose, le *caractère subjectif de la prédication énoncée.*

L'examen de notre cinquième construction "dupliquée" est peut-être le plus complexe, dans la mesure où il pose tout le problème de la "distance de modulation" séparant forme simple et forme dupliquée. Nous référant à nouveau à l'analyse de Lőrinczy, dans Tompa (1961), nous rappellerons entre autres qu'elle signale l'existence d'un petit nombre de formes dupliquées, dont le sens s'est "totalement différencié" ("teljesen elszakadt jelentésű [alakok]") du sens initial associé à la

forme simple[12]. La forme *már-már* appartient en effet à ce petit nombre, puisque, de *már, déjà,* on passe à une signification qui, en fait, serait glosable par *presque* (en hongrois: *majdnem*). Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'*Ért. sz.*, qui rangeait les autres formes dupliquées dans des "sous-rubriques" de la forme simple associée – et donc, les envisageait comme relevant du même noyau sémantique – va en revanche, pour *már-már,* introduire une rubrique séparée, avec en effet, comme sens fondamental, *majdnem.*

Dans l'observation des énoncés, reviendront cependant certaines constantes, observées déjà des autres constructions dupliquées:

(14) Az éjszaka sötét volt. A vihar sötétsége rohanva, zajtalanul futott át az égen, hirtelen elfeketült tőle minden, majd újra ki-kiderült a hold bágyadt világosságától. Olyan volt ez a néma mozgalom odafenn, mintha zajtalan rémtettek mennének végbe valahol az űrbe.

Mégis jókedvű volt. Az idegennel egészen megbarátkozott, olyannyira *már-már* mindent elmondott neki, ami a szívét nyomta.

(Füst Milán, *A Parnasszus felé*)

(14') La nuit était sombre. La pénombre de l'orage parcourait le ciel sans bruit, et soudain obscurcissait tout; puis, de temps à autre, réapparaissait la clarté livide de la lune. Ce mouvement silencieux, là-haut, ressemblait à de muettes atrocités courant à leur fin dans le vide.

Il était cependant de bonne humeur. Il avait tant sympathisé avec l'étranger, qu'il lui avait *presque* tout dit, de ce qui lui avait pesé sur le cœur.

(15) A tiszthelyettesek és a tisztek kint laktak a városban, kivéve Monsignor Hanákot, [...] meg Kovách Garibaldit, akinek az első emeleten volt rendes lakása. Kovách ezredest ennek ellenére jóformán soha nem lehetett látni sehol. *Már-már* rejtélyes volt, hogyan jár haza, mert a lakásához csak a mi tantermi folyosónkon át lehetett eljutni.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

(15') Les officiers et les adjudants habitaient en ville, à l'exception de Monsignor Hanák, [...] ainsi que Garibaldi Kovách, qui avait son appartement au premier étage. Malgré cela, le colonel Kovách n'était, pour ainsi dire, jamais vu nulle part. C'était *presque* une énigme: comment

[12] Cf. Lőrinczy, bibliographie, 428-429.

donc faisait-il pour rentrer chez lui, puisqu'on ne pouvait accéder à son appartement que par le couloir longeant notre salle de classe?

Ce qui en effet, à nouveau, réapparaît, c'est la présence d'un énonciateur rapporté, observateur appréciant une situation, et nouvelle origine narrative: on peut, selon la terminologie employée, parler de discours intérieur, de "discours indirect libre"... De sorte que l'apparent "nouveau sens" pris par la forme dupliquée peut trouver sa justification; ainsi, si l'on prend la forme simple, *már* comme indicatrice d'un franchissement de frontière, aspectuel au départ (tout comme, en français, *déjà*) – à savoir, passage d'une polarité "négative" à une polarité "positive" d'un prédicat, la plupart du temps[13] – on comprend mieux que l'emploi de la forme dupliquée puisse être utilisée pour, justement, renforcer une valeur de franchissement de frontière, le plus souvent qualitatif: par exemple, en (15), *már-már rejtélyes volt (c'était presque une énigme)* construit une démarcation entre ce qui est vu comme possédant la qualité d'*[être] mystère, mystérieux,* par opposition à ce qui ne l'est pas.

On retrouve quasiment la même valeur de "polarité qualitative" dans l'exemple qui suit:

(16) Az utóbbi nehéz esztendők talán legnagyobb történeti-irodalmi válogatás vállalkozása a *Boldog várad* című... könyv. Lehet itt beszélni könyvről? *Már-már* lexikonméretű, hatalmas kötet. A szellem termékeit nem súlyra mérik. Itt azonban súly és érték egymással ölelkező fogalmak.

(*Magyar Nemzet,* 11 novembre 1992)

(16') Au cours de ces dernières années, difficiles, la plus vaste entreprise de sélection historico-littéraire est peut-être *Heureuse ville de Nagyvárad:* peut-on ici parler de "livre"? Il s'agit d'un immense volume, aux dimensions *quasi*-encyclopédiques. les productions de l'esprit ne se mesurent pas au poids. Mais dans ce cas précis, le poids et la valeur intellectuelle sont des notions qui s'entrelacent.

---

[13] A titre de brève illustration:

(b) *Il a déjà visité la bibliothèque*

construit un "franchissement de frontière" qui fait passer du prédicat dans sa forme négative *(ne pas visiter...)* au prédicat dans sa forme positive *(visiter...)*

On retrouve bien, en (16), la distinction qualitative entre *[être] muni de dimensions encyclopédiques,* et ce qui n'atteint "pas encore" ces dimensions. Comme toujours, le contexte illustre bien la prise de position d'un énonciateur-origine, source des valeurs qualitatives ainsi fondées (entre autres éléments contextuels, l'interrogation – par essence, intimement subjective – entre ce qui relève du simple *livre,* et ce qui, par écart contrasté, relève "déjà" de l'*encyclopédie*).

Faute de place, nous ne pouvons nous attarder sur d'autres formes dupliquées, qui, elles aussi, mériteraient une analyse approfondie. Contentons-nous seulement de relever l'exemple suivant:

(17) Rég tudjuk, a bölcsesség nem föltétlen az életkor függvénye. [...] *Sok-sok* okoskodó összejövetel *már-már egy-egy* öregek tanácsára hasonlít.

(*Magyar Nemzet,* 3 mars 1992)

(17') Nous savons depuis longtemps que la sagesse n'est pas fonction inconditionnelle de l'âge. [...] *Bien des* assemblées spéculatives [de jeunes] ressemblent à *presque autant de* conseils de sages.

Dans ce type de contexte, on voit que le procédé que nous avons nommé "duplication" se répète en plusieurs occurrences, ce qui va bien dans le sens d'un certain type de "construction de réseau énonciatif": construction d'un cadre "appréciatif", mettant en jeu une quantité ou une qualité, et portant sur un terme modulé, soit en "positif" (ce serait le cas ici, avec *sok-sok*), soit en "négatif-restrictif" (comme avec: *már-már*).

Notons pour finir que, si la plupart des grammairiens et linguistes hongrois ayant soulevé la question de ces "mots dupliqués" ont su relever le caractère extrêmement productif du procédé, il nous manque encore, semble-t-il, l'élaboration explicite du système de règles gouvernant les "duplications possibles" et "duplications impossibles"; par ailleurs[14], il conviendrait également d'établir des prédictions de régularité", non seulement pour les constructions où les deux formes sont absolument identiques, mais aussi, pour celles où l'on a affaire à deux formes présentant bien plutôt une grande proximité phonétique; on

[14] Il va de soi que dans une optique comme la nôtre, les formes mises en évidence sont toujours à étudier à contexte explicite, et non en tant que simple classe de formes formant système.

trouvera ainsi des phénomènes d'allitération, comme dans *réges-régi (très vieux; archivieux), körös-körül (de tous les côtés),* ou encore, *hímez-hámoz (tourner autour du pot;* mot-à-mot, *broder-éplucher), örökkön-örökké (à tout jamais)...*

La liste serait ici très vaste, et, pour peu que l'on ne s'arrête pas à des critères d'ordre uniquement graphique (critères très labiles, on le sait), rien n'interdirait de prendre en compte *túlontúl (beaucoup trop;* où l'on reconnaît une "duplication sans trait d'union"), ou encore, *irkafirka (griffonnage, gribouillage):* une frontière doit bien, toutefois, être tracée.

C'est pourquoi nous n'avons, à dessein, choisi de traiter ici qu'une très petite sous-classe, parmi le vaste échantillon des procédés de duplication du hongrois: nous limitant, d'une part à des formes morphologiquement délimitées ("adverbiales"), d'autre part, à des "duplications parfaites". Au cours de cette observation, le passage par une langue "autre" – pour ce qui nous concerne, le français – a une double fonction: d'une part, la construction d'un nouveau texte cohérent; d'autre part, le recours à cette "autre langue" comme outil, précieux, de gloses métalinguistiques. Pour le petit nombre de formes ici observées, il faut noter, avant tout, le caractère "non-neutre" des formes dupliquées, en d'autres termes, leur caractère toujours nettement appréciatif, et, en conséquence, éviter toute traduction qui gommerait cette appréciation marquée (quantitative ou qualitative) du sujet parlant.

L'important, nous semble-t-il, est de noter que cet aperçu si étroit est nécessairement à relier à un ensemble plus vaste, dont les modes de construction restent encore à définir: ceci pour montrer que l'appellation "stylistique" peut se définir autrement – à savoir, dans une optique de linguistique énonciative – telles qu'a pu la concevoir, par exemple, Emile Benveniste – où se trouve toujours pris en compte le paramètre essentiel constitué par le sujet parlant, en tant qu'origine des valeurs.

Bibliographie

BENVENISTE, Emile (1974): *Problèmes de linguistique générale,* t. II, Paris, Gallimard

COTTIER-FÁBIÁN, Elisabeth: "Formes "dupliquées" et "pseudo-dupliquées" en hongrois" (article en préparation)

JUHÁSZ, J. – SZŐKE, I. – I. NAGY, G. – KOVALOVSZKY, M. (1972): *Magyar értelmező kéziszótár,* Budapest, Akadémiai Kiadó

LŐRINCZY, Éva (1961): "A kettőztetés"

in TOMPA (v. ci-dessous), 427-431

NYÉKI, Lajos (1988): *Grammaire pratique du hongrois contemporain,* Paris, Ophrys – P.O.F.

TOMPA, József (1961): *A mai magyar nyelv rendszere, Leíró nyelvtan, I.,* Budapest, Akadémiai Kiadó

Georges KASSAI, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III
Gilles BELLAMY, Traducteur

Traduction et eurythmie

Se demandant pourquoi les traductions sont plus longues que les textes originaux, George Steiner écrit:

> "La «signification» se trouve «dans les mots» du texte-source mais, pour celui qui lit sa propre langue, elle représente, de toute évidence «bien plus» que la somme des définitions du dictionnaire. Le traducteur se doit de concrétiser le «sens» implicite, l'ensemble des dénotations, connotations, déductions, intentions, associations contenues dans l'original mais qui ne sont pas explicitées, ou alors seulement en partie, parce que l'auditeur ou le lecteur indigène en possède une compréhension immédiate. Le sens du terroir qui échappe dans une large mesure à la conscience claire puisqu'il est hérité et spécifique d'une culture, l'immersion prolongée dans le contexte qui convient à l'énoncé oral ou écrit rendent possible l'économie des moyens, le sous-entendu fondamental de la langue et de l'écriture courantes. En traduction, le mouvement de passage laisse échapper à un degré plus ou moins grand la qualité d'inhérence des significations, la condensation au creux des mots, sous l'effet du contexte, des signifcaions feuilletées ou même contradictoires. C'est ainsi que la dynamique de la traduction est avant tout explicative, elle explique ou plus exactement explicite et rend tangible tout ce qu'elle peut de l'inhérence sémantique de l'original. Le traducteur cherche à présenter «ce qui est déjà là». Toute explication est addition, elle ne se contente pas de reformuler l'unité originale mais doit la munir d'un contexte explicatif, d'un champ de ramifications concrètes et tactiles; c'est pourquoi la traduction procède par argumentation. On ne peut pas s'attendre, de façon raisonnable, à ce que le texte-source et la traduction aient les mêmes dimensions. Sous sa forme naturelle, la traduction dépasse l'original, ou, comme le dit Quine: «Du point de vue d'une théorie de la signification en traduction, le fait le plus remarquable quant aux hypothèses analytiques est qu'elles l'emportent sur ce que comporte d'implicite les facultés linguistiques du locuteur indigène.»" (Steiner, 1991: 258)

Parmi les "implicites" de l'original que la traduction doit absolument expliciter, la valeur sémantique et syntaxique de la prosodie (et, plus particulièrement, de l'accent et de l'intonation) figure en bonne place. Or, il est évident que, si certains faits prosodiques (comme la montée de la voix pour exprimer l'interrogation) peuvent avoir une valeur universelle, la plupart d'entre eux sont liés au système d'une langue particulière et, par conséquent, varient d'une langue à une autre.

C'est ainsi – pour ne citer qu'un exemple banal – qu'une phrase hongroise comme

(1) *Péter ír*

avec un accent d'insistance sur la première syllable du mot *Péter* sera traduite en français par

(1') *C'est Pierre qui écrit.*

"Explicitée", la signification de l'accent hongrois, comme celle de la construction dite "présentative" du français *c'est... qui* est l'exclusion, voire l'exclusivité: c'est Pierre qui écrit et pas un autre, à l'exclusion de tous les autres. Le traducteur qui méconnaît cette signification (qui n'"entend" donc pas l'accent dans le texte imprimé) commet obligatoirement un contresens.

Or, cette différence qui concerne l'outillage dont disposent les langues, entraîne un certain nombre de conséquences.

Dans l'exemple (1), l'accent est "facultatif"; j'aurais pu prononcer la phrase sans cette insistance particulière sur la première syllabe. Néanmoins, celle-ci reste accentuée, frappée d'un accent "obligatoire", qui fait partie du système de la langue. Tous les natifs sont conscients de la différence entre (1) et:

(2) *Péter ír*

avec deux accents également répartis sur les deux mots et une pause entre eux. Ici, Péter, "faiblement" accentué est dépourvu de toute valeur exclusive et la phrase est un simple constat: *Pierre écrit.*

Cet accent qui frappe obligatoirement la première syllabe et, dans la plupart des cas, le début de la phrase, a été désigné par Charles Bally (1944: 193-338) par le terme "baryton", par opposition à ce qui se passe en français où, sans pouvoir parler d'un accent final, on constate que l'intensité et la hauteur de la voix tendent à s'accroître vers la fin du mot et de l'énoncé, ce qui est caractéristique du rythme "oxyton".

On sait que Bally postule le parallélisme entre le système phonologique et le système grammatical d'une langue donnée: à cette disposition prosodique du hongrois correspondrait l'ordre déterminant-

déterminé, (ou, selon les termes de Bally, la "séquence anticipatrice") par exemple:

(3) *kék ég*

où le qualifiant précède le qualifié, alors qu'en français, c'est l'ordre inverse qui prévaut dans l'immense majorité des cas:

(3') *(un) ciel bleu*

Dans les rapports possessifs, le possesseur précéde le possédé:

(4) *az apa fia*

alors qu'en français, c'est l'inverse:

(4') *le fils du père*

Il en est de même en ce qui concerne les compléments du verbe, et, en particulier l'adverbe, qui, en hongrois, précède régulièrement le verbe:

(5) *jól dolgozik,*

contre:

(5') *il travaille bien.*

La situation est particulièrement nette en ce qui concerne le déterminant verbal qu'est le préverbe hongrois, et qui, normalement, précède le verbe:

(6) *Péter eljött (Pierre est venu),*

mais qui sera rejeté après le verbe, si un autre élément vient qualifier celui-ci:

(7) *Péter sántítva jött el,*

alors qu'en français, le déterminant du verbe sera normalement, postposé:

(7') *Pierre est parti en boitillant.*

Si le déterminant qui, en hongrois, "chasse" le préverbe, est un élément de négation, celui-ci en français se scinde en deux et entoure le verbe, mais la partie la plus importante (la seule qui subsiste en langage parlé) est toujours postposée:

(8) *Péter* ***nem*** *jött el*

(8') *Pierre n'est* ***pas*** *venu.*

Tous les déterminants du prédicat sont ainsi antéposés en hongrois et postposés en français:

(9) *Városban élek*
(9') *Je vis dans une ville*
(10) *Szakállt növesztek*
(10') *Je me laisse pousser la barbe,* etc.

On voit que l'ordre des éléments possède à la fois une valeur syntaxique et une valeur sémantique, puisque c'est l'élément jugé le plus important, ou si l'on préfère, le plus informatif, (le rhème) qui, en hongrois, précède, et en français, suit le prédicat.

Ce qui exige une certaine vigilance de la part du traducteur, car il doit éviter à se laisser influencer par l'ordre des termes tel qu'il se présente dans le texte-source.

(11) *Az undornak és megvetésnek ugyanazon kifejezésével nézte a balomon ülő kecskeszakállas férfit, miként a vonaton kemény tartását elengedő, hortyogó anyját.*

(Nádas Péter: *Emlékiratok könyve,* 357)

(11') *Elle regarda l'homme à la barbiche, assis à ma gauche, avec cette expression de dégoût et de mépris qu'elle avait eue dans le train pour sa mère, lorsque celle-ci, abandonnant son attitude rigoureuse, s'était laissé aller à ronfler.*

La séquence *az undornak és megvetésnek ugyanazon kifejezésével (avec cette expression de dégoût et de mépris)* est le déterminant du verbe *nézte (elle regarda), balomon ülő kecskeszakállas (à la barbiche, assis à ma gauche)* qualifie le substantif *férfi (l'homme),* quant aux constructions participiales *kemény tartását elengedő, hortyogó (abandonnant son attitude rigoureuse, ronflante),* elles doivent être transformées en propositions relatives, postposées à leur antécédent commun *anyját (sa mère).* Toute tentative de respecter l'ordre des éléments, tel qu'il se présente dans le texte-source, aurait été vouée à l'échec, car elle se serait heurtée aux exigences du rythme oxyton du français.

En français, le principe de l'organisation de la phrase par "masses croissantes" impose souvent au traducteur des modifications par rapport à l'ordre des mots du texte-source. Il s'agit, selon la définition de N. Cressot "de la tendance à sérier la phrase par masses croissantes pour une raison à la fois logique et musicale" (Cressot, 1947: 168), la

logique exigeant que les éléments se suivent par ordre progressif, le moins important précédant le plus significatif et la musicalité que les mots les plus volumineux se placent derrière les mots les plus courts: les impératifs du rythme déterminent l'ordre dans la séquence. Cette dernière nécessité peut même pousser le traducteur à modifier légèrement le contenu de départ, par exemple par l'ajout d'un adverbe, afin d'obtenir un rapport satisfaisant – du point de vue du rythme – entre les différents éléments de la phrase. Souvent, le problème concret est le suivant: dans une même phrase, une proposition courte enchâssée entre des propositions plus longues, ou suivant ces propositions, "sonne mal", car elle va à l'encontre du principe de l'organisation par masses croissantes.

> "On dira plus spontanément: «Jeanne a demandé à sa mère la permission de passer la soirée chez son amie» que «Jeanne a demandé la permission de passer la soirée chez son amie à sa mère»" (Cressot, 1947, 168)

Ceci à la fois pour des raisons "logiques" (la *permission de passer la soirée chez son ami,* en tant qu'objet de la demande est plus informatif (rhématique) que *sa mère* dont la valeur informative est faible, son apparition dans la phrase étant amplement prévisible d'après le sens) et "musicales", car, placé en fin de phrase, *sa mère,* séquence de deux syllabes, suivrait une séquence de quinze syllabes et déséquilibrerait le rythme de la phrase.

Quelques exemples concrets d'emplois de "mots-chevilles", destinés à assurer l'équilibre entre les différentes "masses" :

(12) *A a valami... kicsúszott az ujjai közül* (Nádas, ibid. 215).

(12') *Cette chose indéfinissable glissa* ***immédiatement*** *de ses doigts.*

Sans l'ajout du mot *immédiatement,* la deuxième partie de la phrase ne contiendrait que cinq syllabes, contre huit syllabes de la première partie. Sématiquement, sa présence est justifiée par celle du préverbe hongrois ki-, indiquant la "brusque perfectivation" (Perrot, 1966: 35-39).

(13) *Csupán mosolygásom görcsének emléke maradt meg bennem* (Nádas, ibid. 361)

(13') *seul est resté gravé dans ma mémoire le sourire convulsif* ***que je lui adressai.***

En employant *mon sourire convulsif* à la place du *sourire convulsif que je lui adressai,* le traducteur aurait péché contre le principe de l'organisation par masses croissantes.

(14) *Első pillanattól kezdve meghitten vett föl, rejtegetett és az otthon káprázatát adta* (Sándor Márai: Egy polgár vallomásai II, 371)

(14') *[Il] m'adopta dès le premier instant, me dissimula aux yeux du monde et me donna l'illusion* ***bienfaisante*** *d'être chez moi.*

(15) *A kávéházak fekete löttyétől fejfájást kaptam*

(15') *La lavasse noire que l'on me servait en guise de café me donnait* ***d'affreuses*** *migraines*

(16) *Alkalmazkodtam az éghajlathoz, s nem esett nehezemre az alkalmazkodás* (Márai, ibid. 373)

(16') *Je m'adaptai donc au climat ambiant, et ce, sans la* ***moindre*** *difficulté.*

(17) *...s hogy tehetetlenségében ne kezdjen sírni rögtön* (Nádas, ibid. 362)

(17') *et, pour ne pas* ***aller****, dans son impuissance, jusqu'à éclater en sanglots*

L'ajout du terme *aller* n'est pas seulement une cheville au service de l'eurythmie, mais aussi la marque d'une tendance du français à rendre par une construction périphrastique (verbe auxiliaire + verbe principal) certains verbes hongrois qui, nous allons le voir, portent un accent prosodique et/ou sémantique.

Dans sa *Stylistique comparée du français et de l'allemand,* Alfred Malblanc (1961: 237-241) parle, à propos de ce phénomène, de "vue immanente": "il semble que le français, mal placé à l'origine pour voir le phénomène de l'extérieur, se soit ingénié à le voir de l'intérieur" écrit-il. De notre côté, nous proposons de classer le phénomène parmi les présentations indirectes de l'expérience:

> "certains emplois des verbes aller et venir ne semblent indiquer rien d'autre que l'insertion d'un point de vue subjectif dans la présentation d'un procès. Comparé à un verbe non-orienté par rapport à un sujet tels que marcher, aller et venir introduisent des repères personnels: aller c'est «marcher en s'éloignant de celui qui parle» et venir c'est

> «marcher en se rapprochant de celui qui parle». Ces qualités sémantiques des deux verbes sont exploitées ... dans les phrases du type la voiture est venue s'écraser contre un arbre et la voiture est allée s'écraser contre un arbre où leur seule fonction est de permettre l'insertion d'un point de vue subjectif, de présenter l'événement non pas «brutalement», sans intermédiaire, mais du point de vue d'un sujet qui, en l'occurrence, est le sujet de l'énonciation. Est-il possible de parler ici de présentation «indirecte» de l'expérience, comme, dans le cas du discours indirect, on parle de présentation indirecte d'un dire, de propos tenus par un sujet différent du sujet rapporteur? Il nous semble que l'intervention, dans les deux cas, du sujet qui laisse ses marques, justifie cette extension." (Kassai, 1979: 91)

En dehors des verbes auxiliaires *aller* et *venir* (et d'autres, comme *se mettre à, entendre, dire, prier,* dont le rôle est de "faire voir le fait à travers l'activité d'un sujet" (Malblanc, 1961, 238), Malblanc examine tout particulièrement le fonctionnement du verbe *voir,*

> "véritable débouché du monde intérieur sur le monde extérieur, un appel au sujet, tourné vers l'intérieur, pour contempler le phénomène, alors que l'allemand, sans appel, voit directement et objectivement:... à *Oft verteilt sich der Abzug auf mehrere Jahre* répond la phrase française: *Il n'est pas rare de voir la vente s'échelonner sur plusieurs années.*" (Malblanc, 1961: 239)

La même définition (présentation d'un événement extérieur à travers l'intériorité d'un sujet) s'applique, bien entendu, à l'ensemble des auxiliaires modaux, et, d'une façon générale, aux différentes formes de modalisation. Ce qui, à cet égard, paraît remarquable en français, c'est l'existence de verbes "composés", "périphrastiques" dont le premier élément conjugué a une valeur modale, et le second, forme nominale (infinitif, participe) présente l'événement lui-même, alors que dans d'autres langues (allemand, hongrois) la modalisation s'exprime par un adverbe.

Les exemples allemands cités par Malblanc (Pp. 162-163) pour illustrer la transposition en verbes français d'adverbes ou de particules adverbiales sont presque toujours directement traduisibles en hongrois:

(18) *Aber Olympia seufzte bloss immer wieder*
(18') *De Olympia egyre csak sóhajtozott*
(18'') *Mais Olympia se contentait de soupirer encore*

Etc. La "transformation" hongr. Adv + V ⇒ fr. Verbe conjugué (Prép) + Verbe à l'infinitif peut se pratiquer dans un grand nombre de cas.

Cependant, du point de vue de l'eurythmie, et, en particulier, pour "étoffer" l'énoncé en vue de se conformer au principe de l'organisation par masses croissantes, le verbe périphrastique français peut rendre certains services:

(19) *Ha ugyanis* ***megsérül*** *a bőr* (Nádas, p. 348)

(19') *Car si la peau* ***vient à être*** *blessée*

(20) *Stark ... megszakítva a fölolvasást, vele együtt mondta:* (Nádas, p. 369)

(20') *Stark ... interrompit la lecture et* ***se mit*** *à réciter avec elle:*

Dans ces deux derniers exemples, ce sont des déterminants – toujours accentués – du verbe hongrois, qui, en français, sont rendus par des verbes périphrastiques.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que l'accent hongrois, facultatif ou obligatoire, peut contenir de ces "implicites" dont parle Steiner dans le passage que nous avons cité au début de notre article. Sémantiques ou simplement "musicaux" et "eurythmiques", ces accents, absents dans la phrase française, peuvent être compensés par l'augmentation du volume des séquences et le verbe périphrastique constitue sans doute l'un des moyens permettant de parvenir à ce but.

Il s'agit, en somme, comme dans le domaine de la versification, de fonder le rythme de la phrase sur le compte syllabique, alors que dans les langues à accent, comme le hongrois, c'est la répartition des accents, en harmonie avec le "poids sémantique" (l'expression est d'Iván Fónagy) qui assure l'eurythmie.

Bibliographie

BALLY, Charles (1944): *Linguistique générale et linguistique française,* Berne, A. Francke S.A.

CRESSOT, Nicolas (1947): *Le style et ses techniques,* Paris, P.U.F.

KASSAI, Georges: "Langage et psychanalyse" in *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage,* Toulouse, 1979/1

MALBLANC, Alfred (1961): *Stylistique comparée du français et de l'allemand,* Paris, Didier

PERROT, Jean (1966): *Adalékok a* ***meg*** *igekötő funkciójának vizsgálatához a mai magyar nyelvben (Enquête sur le fonctionnement de la particule* ***meg*** *en hongrois moderne),* Budapest, Akadémiai Kiadó

STEINER, George (1991): *Après Babel,* Paris, Albin Michel

Tamás SZENDE
Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III

Traduction et lexicographie bilingue

0. Si aujourd'hui il devient impossible de traduire sans se trouver dans une réflexion de la traduction, le lexicographe bilingue doit être conscient que sa pratique s'inscrit également dans une série d'options. Car chaque genre de traduction possède une originalité et constitue une opération *sui generis*. Il entre dans cette opération une part d'observation, de jugement et d'intuition[1 et 2]. Les problèmes que pose la traduction en général sont nombreux; certains, d'ordre purement philosophique ou philologique, ne seront pas rappelés ou traités ici; nous nous bornerons à en évoquer ceux qui nous semblent présenter un intérêt direct pour la réalisation d'un dictionnaire bilingue.

C'est à partir de notre propre pratique de lexicographe[3], tendant à la prolonger et à la dépasser que nous avons réuni ici des éléments de réflexion dans l'intention de parvenir à un idéal de médiation et de le systématiser. Le problème pour nous n'est plus de savoir: est-il possible de traduire le lexique d'une langue ou non (si le passage de toute langue à toute langue est possible c'est probablement parce qu'il existe des traits communs non seulement dans le domaine purement linguistique mais aussi dans le domaine sémantique)? mais plutôt: qu'entendons-nous par "traduire le lexique" dans le cadre d'un dictionnaire bilingue?

---

[1] On peut difficilement oublier l'affirmation de L. Wittgenstein: "La traduction d'une langue en une autre est une tâche mathématique, et traduire un poème lyrique en langue étrangère est, par exemple, tout à fait analogue à un problème de mathématiques. On peut, en effet, très bien poser le problème en ces termes: "Comment traduire (c'est-à-dire remplacer) cette plaisanterie (par exemple) par une plaisanterie dans l'autre langue?" et le problème peut se résoudre; mais il n'existe pas de méthode systématique pour le faire". WITTGENSTEIN, Ludwig, (1967): *Zettel 698,* Oxford, 121

[2] La traduction n'est pas uniquement une opération d'ordre linguistique: "All translation remains a craft requiring a trained skill, continually renewed linguistic and non-linguistic knowledge and a deal of flair and imagination, as well as intelligence and above all common sense. (NEWMARK, Peter: "Communicative and Semantic Translation", in: *Babel,* Vol. XXIII, No 4, 1977, 177)

[3] Je dirige, au sein du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises (Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III), une équipe chargée d'élaborer un nouveau dictionnaire hongrois-français.

1. Dans chaque langue il y a "une géographie" spécifique des choses et des signes, une lecture toute nouvelle du monde. Chaque idiome établit fatalement son territoire culturel et conceptuel avec des frontières parfois infranchissables. Le travail du traducteur-lexicographe ne consiste pas à réduire les disparités qui existent entre les langues; son rôle est de rendre tangible ce qui dans une expression ou dans un simple mot, témoigne de l'universalité ou de l'unicité du système dont il fait partie. Deux langues sont différentes parce qu'elles ne disposent pas des mêmes moyens pour rendre la complexité du monde. Les membres de deux communautés linguistiques n'extériorisent pas leurs pensées et n'expriment pas leur sensibilité avec le même équipement linguistique. Il n'y pas de découpage originel et immuable de la réalité linguistique qui préexisterait au langage et lui imposerait sa structure. C'est au contraire le langage qui structure la "réalité", qui est à priori un continuum. Le caractère arbitraire de ce découpage est facilement mis en évidence par la confrontation des langues. Voici des exemples:

– dans le sens HS (hongrois-source) – FC (français-cible)
⇒ roulant
haladó ⇒ progressiste
⇒ supérieur, etc.
– dans le sens FS (français-source) – HC (hongrois-cible)
⇒leszáll
descendre ⇒származik
⇒leemel, etc.

Il n'y a pas de bi-univocité entre ces deux langues. Les expressions hongroises ci-dessous, une fois transposées en français, seront toutes construites, du moins dans leur version la plus naturelle, avec le verbe *faire:*

– (HS) V + Nacc (FC) faire + Attribut
rosszat tesz ⇒faire mal
– (HS) V + Nacc(FC) faire + Complément
kitakarítja a szobáját ⇒faire sa chambre
– (HS) constr. impers.(FC) N + se faire
így lehet üzletet kötni ⇒ voilà comment se font les affaires
– (HS) csak + V (FC) ne faire que + inf.
csak benézett ⇒il ne fit que passer
– (HS) V + Pron-Propos.(FC) faire + ce qui, ce que
megteszek mindent amit kíván ⇒ je ferai tout ce que vous voulez
– HS Vfact + Nacc(FC) faire + inf + N

orvost hívat ⇒faire appeler un médecin, etc.

De tels décalages peuvent être traités, selon le modèle logique en termes de différences d'extension ou, selon le modèle phonologique en termes de traits sémantiques distinctifs ou sèmes.

Il n'y a pas de relation terme à terme entre les langues: le monde réel est découpé par toute une série de grilles différentes et arbitraires (le terme *sütemény* a pour équivalent *pâtisserie* qui dans un autre contexte doit être retraduit en hongrois par *cukrászda* terme pouvant avoir en français le sens de *salon de thé*, etc.).

Un mot n'évoque pas systématiquement la même chose d'une langue à l'autre ce qui est non moins vrai pour la succession de mots, des textes qui comme le dit si bien Georges Kassaï "respirent différemment dans les différentes langues"[4]. En effet, l'organisation des discours, la construction et l'agencement des phrases, les règles de montage diffèrent d'une langue à l'autre. Le génie des langues, c'est aussi des préférences, des silences ou des redondances que tâchent d'expliquer les linguistes contrastivistes, mais qui restent très souvent inexplicables. Chaque langue propose des solutions élégantes ou économiques, donc enviables à bien des égards, pour exprimer telle ou telle idée. Le passage d'une langue à l'autre réserve d'authentiques surprises. Des expressions tout à fait banales, ordinaires dans une langue peuvent devenir d'une grande poésie dans l'autre ou avoir une charge émotionnelle extrêmement forte (et vice versa).

La finalité d'une entreprise de lexicographie bilingue ne peut donc être autre chose que de trouver des passages afin d'arriver à véhiculer les singularités des deux langues, révéler les caractéristiques propres à chacune des deux langues: les ressemblances et les différences. Faire un dictionnaire revient à être conscient des disparités mais aussi de s'émerveiller devant les convergences. Tout article de dictionnaire bilingue procède par similitude et divergence.

Les dictionnaires bilingues renseignent traditionnellement sur les équivalents correspondant aux acceptions les plus usuelles des unités

[4] Intervention de Georges Kassaï, *Actes des Deuxièmes Assises de la Traduction Littéraire*, Arles, 1985, Actes Sud, 43

lexicales de deux langues. Mais la demande réelle vis-à-vis d'un dictionnaire est aujourd'hui plus complexe: elle inclut la dimension de l'identité. Le souci du lexicographe ne doit pas être seulement la conformité de l'équivalent au mot-vedette, mais aussi sa conformité à une certaine "identité structurante" de la langue, celle-ci comprenant un ensemble de normes culturelles en vigueur.

La résistance qu'un mot peut nous opposer et qui est source d'angoisse pour le lexicographe, c'est essentiellement son opacité culturelle. Comme Sapir, Nida et d'autres l'ont montré, la solution des problèmes de traduction est aussi souvent d'ordre ethnologique que proprement linguistique. Passeur d'une langue à l'autre, le traducteur-lexicographe passe aussi d'une culture à l'autre, d'un climat socio-culturel à l'autre, d'un monde à l'autre. Le lexicographe se demande avec G. Steiner "comment nos cultures et notre époque exploitent le langage, comment elles codifient ou vivent les multiples rapports possibles entre le mot et l'objet, entre la signification établie et l'exécution concrète"[5]. Chaque langue est le symptôme d'une civilisation qui s'exprime à travers elle. Traduire, c'est transmettre la culture de départ dans la culture d'arrivée, donc adhérer à un nouveau système complexe de valeurs et de représentations culturelles communes. L'intérêt de la traduction c'est de faire apparaître la jointure entre deux sphères, deux ordres de langue, culture et histoire.

Ainsi, le contexte linguistique ne formera que la matière brute de l'opération: c'est le contexte, bien plus complexe, des rapports entre deux civilisations et deux modes de pensée qui caractérise la traduction. Il en découle un principe quasi éthique pour le lexicographe: l'obligation de transcrire un terme, une expression dans la spécificité qui lui est propre, en fonction de la place qu'il ou elle occupe dans sa propre culture.

2. En traduisant une œuvre littéraire, on ne traduit jamais des mots par des mots, des constructions syntaxiques par des constructions

[5] STEINER, Georges (1978): *Après Babel,* Albin Michel, 21

syntaxiques. Quand on traduit un poème, on se veut attentif au déroulement total de l'œuvre, au schéma mélodique du vers: le respect global du sens de l'original passe la somme de fidélités impressionnistes de détails. C'est une évidence[6].

Quant aux traducteurs littéraires, il leur est toujours demandé d'être fidèles au sens, mais aussi au son. Traduire un texte littéraire, c'est tenter de matérialiser le bruissement d'un mot. Reproduire des "sensualités". Disons tout de suite qu'en traduction de type lexicographique le "plaisir sonore" ou l'effet global ne suffira pas. Quand on rédige un dictionnaire, on n'a nullement le droit de privilégier le rythme au détriment du sens ou de supprimer des éléments uniquement parce que notre oreille à l'écoute du texte, nous y incite.

Mais si le traducteur littéraire peut se permettre de réorganiser son texte, parfois de manière radicale, et peut avoir pour unité de discours un ou plusieurs paragraphes, voire l'ouvragé tout entier, le lexicographe a pour mission de traiter des mots ou des mots mis en situation.

Dans le cadre d'une traduction autre que lexicographique, le traducteur non seulement ne s'appuie pas sur les seuls mots, mais aussi sur le contexte général du message.

Le jeu des transpositions et des modulations peut aboutir à des réseaux de correspondances complexes. La longueur des séquences enregistrées dans un dictionnaire bilingue étant limitée, le lexicographe n'est pas confronté de la même façon aux problèmes (remaniement complet de phrases et de paragraphes, de manière à s'écarter considérablement de l'original) qui découlent généralement de la traduction de discours cohérents.

Dans une moindre mesure et à un niveau quelque peu différent, les transpositions et les modulations existent néanmoins dans le cas des dictionnaires bilingues: la traduction des mots et des expressions ne met

---

[6] Citons à ce propos Marguerite Duras: "... La traduction n'est pas dans l'exactitude littérale d'un texte mais peut-être faudrait-il aller plus loin et dire qu'elle est davantage dans une approche d'ordre musical, rigoureusement personnelle et même s'il le faut, aberrante." *Actes des Quatrièmes Assises de la Traduction Littéraire,* Arles, 1987, Actes Sud, 89-90

pas seulement en jeu le vocabulaire, mais aussi la syntaxe, ainsi que la stylistique et la dimension proprement idiomatique des langues concernées. C'est ce qui rend si souvent impraticable en lexicographie bilingue également le pur et simple mot-à-mot. En effet, dans la majorité des cas il n'y a pas, dans la langue-cible, une expression toute faite, préexistante, consignée qui soit le pendant de l'expression en langue source.

Les textes littéraires offrent une plus grande générosité d'interprétation, autorisant des équivalences globales, décalées, et, comportent rarement des mots auxquels il faut absolument trouver une équivalence, surtout à l'endroit même où ils se trouvent dans le texte original. Néanmoins, certains mots faisant fonction de charnières peuvent nécessiter le recours à une équivalence directe.

En règle générale, la traduction exige la compréhension des énoncés successifs d'un texte. Lorsqu'il cherche une équivalence, le traducteur fait une analyse du discours, en procédant à l'examen des réalisations écrites de la langue à un niveau dépassant celui de l'énoncé isolé contrairement au lexicographe qui analyse le mot contextualisé "en lui-même" et "pour lui-même".

En traduction littéraire, le traducteur est amené à donner de la cohésion à ses textes en sachant lier les idées les unes aux autres, soit implicitement, soit par des "pièces de consolidation". La totalité du message doit former un message cohérent et vivant. Dans le cas d'un dictionnaire, l'utilisateur doit saisir immédiatement ce qui lui est dit; il n'a pas le temps de réfléchir aux véritables intentions d'un auteur; il faut que la traduction passe sur-le-champ.

Au sein d'un article lexicographique, les traductions doivent se succéder de façon détachée sans que des rapports logiques soient établis entre elles. L'effet de dislocation, considéré par ailleurs dans les traductions comme quelque chose de gênant, est donc un élément naturel des séries d'équivalents dans un dictionnaire bilingue. S'il y a enchaînement et articulation dans les idées, il se situe au niveau de l'organicité textuelle propre à l'article lexicographique. La logique interne des articles veut que le déroulement des informations progresse par à-coups.

L'art du lexicographe est profondément ambivalent: contrairement à la traduction littéraire, on soude et on divise à la fois! C'est la (re)création perpétuelle de deux mondes parallèles.

Par ailleurs, contrairement à la traduction littéraire où il ne faut jamais donner l'impression d'une traduction, mais "faire nature" (sauf dans les cas où on cherche délibérément à être exotique), en lexicographie bilingue on doit produire justement des traductions, ni plus, ni moins.

En traduction littéraire, un texte doit de préférence être compris sans note, se défendre comme une création littéraire autonome. Le texte étranger doit être coulant et ne doit pas sembler bizarre. Cependant, dans un dictionnaire, on est autorisé à fournir des gloses ou des traductions approximatives[7], mêmes si elles apportent une certaine lourdeur dans le tissu lexicographique[8].

Ceci ne nous autorise pas à briser ou bouleverser la syntaxe de la langue-cible quand il s'agit de rendre compte d'un concept "compliqué" de la langue-source. De même, la nécessité d'adapter l'ordre des mots aux exigences de la langue réceptrice semble donc évidente. Recourir toujours à ses propres ressources!

Lorsqu'on écrit, en tant que créateur, on est avant tout un "dissident", personne faisant un "acte de liberté". L'écrivain est celui qui, *per definitionem* écrit "mal". Il dévie la langue, dévie la norme. La poésie n'est souvent rien d'autre que la transgression des règles de la langue. Un écrivain qui écrirait en obéissant aux seuls principes de l'acceptabilité et la grammaticalité, ne présenterait aucun intérêt. Il y a de multiples façons d'exprimer une pensée, sauf quelques cas particuliers comme *fáj a fejem – j'ai mal à la tête.* Mais la plupart des domaines couverts par la littérature ne connaissent pas cette unicité de l'expres-

---

[7] Nous avons adopté, dans notre dictionnaire, le signe < > indiquant l'impossibilité de donner une traduction directe pour les termes n'ayant pas d'équivalent dans la langue-cible.

[8] La sensation d'étrangeté est parfois inévitable. Avec la traductrice d'espagnol Aline Schulman on peut se demander à propos du "viol" de la norme de la langue: "ce viol est-il agréable ou désagréable?... S'il est désagréable, laissons tomber, mais s'il est agréable, allons-y". *Actes des Quatrièmes Assises de la Traduction Littéraire,* Arles, 1987, Actes Sud, 55-56

sion, d'autant moins que l'écrivain tâche d'exprimer les choses autrement que nous ne les disons.

Ce qui est important en traduction littéraire ce n'est pas la fidélité littérale. Au contraire, dans bien des cas, elle exige que l'on prenne des "libertés" avec la langue.

En lexicographie bilingue, on ne peut à aucun moment se permettre la "dissidence". Réaliser un dictionnaire c'est un acte de normalisation du langage.

3. Il est certain que les difficultés ne se posent pas de la même façon quand on fait la navette entre des langues typologiquement ou généalogiquement proches et quand il s'agit de traduction entre des langues formellement éloignées. Chaque langue ouvre un "espace de vérité" différent. Si cela se manifeste entre deux langues d'une même famille, cela apparaîtra à fortiori entre deux langues de familles radicalement différentes comme le hongrois et le français.

Le hongrois étant une langue finno-ougrienne, de nombreux traits le distinguent du français. Pour n'en citer que trois:

– juxtaposition de suffixes casuels et de dérivation;
– composition réalisée par l'antéposition du terme spécial au terme général;
– prédominance des verbes à préverbe.

Du point de vue syntaxique, il y aurait une autre série à relever:

– principe du prédicat nominal;
– antécédent démonstratif des propositions subordonnées;
– organisation spécifique du message dans l'énoncé, etc. Il n'est pas lieu de l'exposer ici.

Malgré les différences linguistiques considérables, la traduction littérale (mot-à-mot; expression-à-expression) est parfois possible. Si c'est le cas, il faut l'indiquer en enregistrant de tels exemples de symétries: *farkaséhség – faim de loup; magányos farkas – loup*

solitaire; etc. Il arrive que les deux langues exploitent exactement la même image:

nincs(en) (a) füst tűz nélkül ⇒ il n'y a pas de fumée sans feu
feketén dolgozik ⇒ travailler au noir
bukik vkire ⇒ craquer pour quelqu'un
egy hullámhosszon vagyunk ⇒ nous sommes sur la même longueur d'ondes, etc.

Il faut donc reconnaître les éléments qu'il suffit de "déplacer" d'un lexique à l'autre et ceux qui nécessiteront une "recréation" contextuelle.

Evidemment, on évitera le mot-à-mot agrammatical qui consiste à transcrire les structures de la langue de départ: *dire jeudi* n'est ni littéraliste et encore moins littérariste comme traduction de la locution figée *csütörtököt mond (tomber en panne; échouer).*

S'il existe des tournures qui sont parfaitement équivalentes et compréhensibles pour l'utilisateur, le lexicographe les enregistrera. Celui-ci ne doit jamais hésiter à fournir des images qui se trouvent exprimer exactement la même chose, pourvu qu'elles soient comprises immédiatement et sans note supplémentaire:

kiugratja a nyulat a bokorból ⇒ tirer les vers du nez à q;
ráncba szed vkit ⇒ remettre q au pas;
eltűnik/elillan, mint a kámfor ⇒ jouer la fille de l'air.

Le recours à des métaphores différentes d'une langue à l'autre constitue le phénomène le plus naturel pour le lexicographe. Dans un même contexte les métaphores peuvent être non seulement partiellement ou entièrement différentes d'une langue à l'autre; elles n'ont pas toujours d'équivalent métaphorique aussi marqué:

elefántnak nézi a szúnyogot (HS) ⇒ faire une montagne d'un rien (FC)
coup de foudre (FS) ⇒ szerelem első látásra (HC), etc.

Autre problème à signaler: celui des lexies complexes traduites par des lexies complexes, l'association de plusieurs éléments étant l'objet de fortes contraintes de part et d'autre:

szigorúan tilos (HS) ⇒ formellement interdit (FC)
elsöprő többség (HS) ⇒ une majorité écrasante (FC), etc.

Si pour une entrée verbale les dictionnaires illustrent les compléments compatibles, l'inverse ne se vérifie pas toujours. Il est souvent impossible, à partir d'une entrée nominale de retrouver le prédicat qui accompagne typiquement ce nom. Les lexies de ce type (ainsi que leurs traductions) doivent obligatoirement figurer dans un dictionnaire bilingue:

egyezségre jut	*parvenir à un accord*
fogadtatásban részesít vkit	*réserver à q un accueil*
kiállít egy csekket	*émettre un chèque*
győzelmet arat	*remporter une victoire*
tiszteletet parancsol	*imposer le respect*

Du point de vue contrastif, il faut souligner le fait que certains mots ayant la même origine sont souvent des faux-amis au point de vue des connotations. Quant à celles-ci, il conviendra de manipuler avec beaucoup de prudence les termes qui les véhiculent. L'Histoire ou la simple Pratique dépose des connotations dans certains termes que le traducteur n'a plus le droit d'ignorer. Le traducteur doit concrétiser le "sens" implicite, l'ensemble des intentions et associations contenues dans l'original mais qui ne sont pas (ou peu) explicitées, le locuteur natif en possédant une compréhension immédiate:

rutinos (HS = 'expérimenté')
⇒ routinier (FC = 'qui agit par routine')
politikus (HS = 'homme politique')
⇒ politicien (FC = peut être connoté négativement)
perszóna (HS = 'femme'; péjoratif)
⇒ personne (FC = 'individu')
populáris (HS = 'qui plaît à un trop grand nombre de personnes)
⇒ populaire (FC = 'qui plaît au plus grand nombre')

Il faudra donc éviter de déterminer le sens d'un mot mal connu à l'aide d'un mot de racine semblable, car les champs sémantiques au même titre que les connotations des mots varient d'une langue à l'autre. C'est lorsqu'à la ressemblance graphique s'ajoute une parenté sémantique que les véritables difficultés commencent.

Dans certains contextes, la traduction par le terme apparenté est approprié, dans d'autres cas, en revanche, l'équivalent doit être cherché ailleurs. Voici l'analyse de la famille de mots 'adminisztráció' comportant des cas classiques de faux-amis partiels:

adminisztráció n (HS)
1 túlzott ~ bureaucratie abusive 2 ki végzi az adminisztrációt? qui assure la gestion?
⇒ administration n (FC)
1 action de gérer un bien, un ensemble de biens 2 application des lois; marche des services publics; ensemble des services et agents chargés de cette fonction (l'Administration)
adminisztrál v tr (HS)
se charger des tâches administratives; faire le travail administratif
jól adminisztrálja magát se débrouiller (dans le domaine professionnel)
⇒ administrer v tr (FC)
1 gérer en faisant valoir, en défendant les intérêts 2 assurer l'administration de (un pays, une circonscription) 3 faire prendre (un remède); donner, flanquer (des coups)
adminisztrátor n (HS) employée de bureau
⇒ administrateur n (FC)
1 personne chargée de l'administration d'un bien, d'un patrimoine; liquidateur 2 titre de certains fonctionnaires membres d'un conseil d'administration.

Il peut certes arriver que des mots de même racine aient connu la même évolution et aient un même sens, mais ce qui le prouve, ce n'est jamais leur racine commune mais les usages semblables.

Deux mots, l'un hongrois, l'autre français, se ressemblant par la forme et le sens n'ont pas forcément la même fréquence dans leur système linguistique respectif (cf. *automatikusan – automatiquement; mechanikusan – mécaniquement*). On pourrait appeler "réflexe morphologique" l'emploi systématique et parfois abusif dans la version traduite d'équivalents sosies morphologiquement comparables, solution de facilité ayant pour effet de garder dans l'ombre des mots employés couramment et idiomatiquement par les locuteurs natifs. Certaines équivalences sont certes "obligatoires" parce qu'elles sont consacrées par l'usage ou qu'elles appartiennent à un langage codifié; d'autres découlent des forces sémantiques générées par le contexte.

La dissymétrie des connotations illustre une fois de plus la contingence du découpage opéré par la sémantique de chaque langue

entre ses unités lexicales. Mais, comme on le voit, les langues typologiquement apparentées n'ont pas le monopole des faux-amis.

4. "Wer übersetzt, der untersetzt", disait le poète et piétiste allemand Matthias Claudius... Tout processus traductif est défaillant car toute traduction "tombe à côté". Cela veut dire que dans toute traduction il y a de la non-traduction. Cela n'équivaut nullement à placer la traduction sous le signe de la faute. Dans la pratique, la traduction sera toujours partielle. Comme tout acte de communication, elle comportera un certain degré d'entropie, autrement dit une certaine déperdition d'information.

Néanmoins, il y a des mots et des tournures que le lexicographe peut rendre presque impunément sans se reporter à un contexte. Parmi les mots de cette catégorie, on compte les noms propres, les nombres et la majorité des termes scientifiques.

Dans ces cas il y a concordance parfaite, isomorphisme sémantique entre deux termes. Dans d'autres cas le sens se rebiffe et refuse de prendre corps et résiste à toute formulation en langue-cible. A ce point de vue, il est partiellement justifiable de déclarer tel mot ou telle expression "intraduisible". En réalité, ce qui est théoriquement vrai pour les mots pris isolément ne l'est plus lorsque ces mots sont insérés dans un contexte. La difficulté principale réside dans l'acception contextuelle, plus que dans la signification intrinsèque. Ce serait donc une erreur de croire que la difficulté d'expression est toujours liée à la technicité d'un terme ou à sa faible récurrence discursive.[9]

L'interprétation des éléments lexicaux nécessite généralement que l'on tienne compte du micro-contexte, c'est-à-dire de leur entourage lexical immédiat. Un mot isolé – sauf circonstances exceptionnelles – n'a pas de sens par lui-même, mais seulement à travers le contexte des autres mots. Où commence et où s'arrête le contexte pertinent d'une unité lexicale?

[9] DELISLE, Jean (1983): *L'analyse du discours comme méthode de traduction,* Editions d'Ottawa, Ottawa, Canada, 101.

On doit exclure d'emblée que le mot puisse constituer l'unité de base adoptée. Comme on vient de le dire, la traduction ne se réduira qu'exceptionnellement à un mot-à-mot littéral; et le mot déborde nécessairement sur le contexte syntagmatique, au-delà des deux "blancs" qui le définissent. On ne traduit pas de mots, ni de phrases, mais des contextes suffisants. Pour nous le contexte suffisant est une portion de texte de longueur variable fournissant l'information nécessaire pour rechercher une équivalence tout en permettant de réduire à un seul sens la multiplicité des sens virtuels de ce mot. Evidemment, il est impossible de fixer à priori la longueur ou les limites matérielles des contextes suffisants.

Les mots apparaissent généralement au milieu d'autres mots. C'est pourquoi, pris isolément ils n'ont que des virtualités de signification. En effet, sans contexte, il est généralement difficile ou carrément impossible de les interpréter avec une certitude absolue.

La signification pertinente des mots est le plus souvent engendrée par leur interdépendance contextuelle.

D'autre part, il serait abusif d'affirmer que la phrase fournit toujours un contexte suffisant. Il y a des cas où on a besoin d'enregistrer plus d'une phrase:

Számíthatok rád? Aligha. (HS) – Je peux compter sur toi? Guère. (FC)

Cependant, soulignons que l'effort de renfermer une idée dans le moins de mots possible, ce n'est pas en trahir le sens. A valeur communicationnelle égale, la traduction la plus courte sera la plus pertinente.

5. Quant au traducteur-lexicographe, il a un statut éphémère, évanescent. Il est clair que l'un des objectifs poursuivis par le traducteur littéraire est de produire un phénomène de "reconnaissance" de l'auteur (il est en effet préférable qu'une œuvre soit traduite par une seule personne, qu'un même auteur ait toujours le même traducteur et que ce soit de préférence la même voix qu'on reconnaisse).

L'article de dictionnaire, par définition, est un langage sans "voix" d'auteur, sans "visibilité" du traducteur-lexicographe. Il est impensable qu'aux yeux de l'utilisateur, les articles révèlent un "style" quelconque. Les équivalents formulés par un lexicographe doivent donc "couler" aussi bien que ceux des autres. Nécessairement il y a des cas où la préférence accordée à telle équivalence plutôt qu'à telle autre relève de la sensibilité individuelle. Néanmoins, le tissu lexicographique est progressivement dégagé à partir des travaux de toute l'équipe et non pas par un traducteur individuel[10].

Est-ce la meilleure condition que de connaître trop intimement une langue pour traduire une œuvre littéraire? Il suffit de penser à des poètes qui grâce à leurs intuitions saisissent mieux l'original, en dépit de leurs carences proprement linguistiques, que les traducteurs dotés d'un savoir "bilingue". En lexicographie, on ne peut absolument pas se permettre de méconnaître la langue-source (sans parler de la langue-cible). Le lexicographe bilingue doit acquérir une connaissance profonde des deux langues qu'il aura à convertir. Il nous semble que le bilinguisme, nécessaire dans une certaine mesure à la traduction, comporte le risque d'être préjudiciable aux deux langues, l'une étant attirée par l'autre. Les sujets "parfaitement" bilingues sont souvent victimes d'une sorte de déperdition suscitée par la nécessaire division entre deux langues: le bilinguisme porte en lui-même son propre péril. Le bilingue, bien que marqué et enrichi par une double appartenance, est donc souvent "nilingue".

Pour nous, le parfait lexicographe "bilingue" doit maîtriser l'une des langues, et au détriment de l'autre. Car le fait d'appartenir à deux langues signifie également que le monde apparaît à travers deux aspects (il suffit de penser à ce que tout sujet bilingue expérimente chaque jour, rien que pour la communication ordinaire et triviale, pour passer d'une langue à l'autre; il a besoin de "placer sa voix autrement").

---

[10] Voir l'intervention de Jean-Pierre Lefebvre: "...Quand vous voyez Majax ou un autre, il fait disparaître les objets, mais lui-même ne disparaît jamais! Tandis que le traducteur, lui, fait apparaître des objets et disparaît. C'est beaucoup plus fort! Quand il a réussi son coup, il n'est plus là!". *Cinquièmes Assises de la Traduction Littéraire,* Arles, 1988, Actes Sud, 1989, 174

D'après nos expériences, une hiérarchisation s'impose le plus souvent d'elle-même. On n'est jamais vraiment bilingue, on a toujours une langue dominante. De toute manière, ce qu'on exige essentiellement du traducteur-lexicographe, c'est une connaissance la plus parfaite possible de sa langue maternelle. Le bilinguisme du traducteur se caractérise encore et surtout par l'aptitude à maintenir intactes deux structures linguistiques en contact. Il faut réduire au minimum le risque de fabriquer des traductions asservies aux mots et aux structures de la langue-source. Le consensus semble s'être établi que la langue-cible doit être langue maternelle. Le traducteur doit avoir dans les deux langues, mais tout particulièrement dans sa langue maternelle une compétence qui le mette à même de mobiliser tout un réseau de paraphrases "synonymiques", de faire un choix entre elles en les situant par rapport à une échelle où ces paraphrases se répartissent entre deux pôles, allant de simples variantes libres à de véritables oppositions sémantiques.

A la connaissance des deux langues se greffe la compétence encyclopédique qui correspond à l'expérience du monde extérieur, aux réalités qui meublent notre univers physique ou mental. Ce type de savoir est indispensable à la compréhension et à la reformulation de tout message lexicographique ou non.

Mais la condition sine qua non du travail lexicographique est le désir de mener une réflexion d'envergure sur sa pratique. Le traducteur littéraire peut traduire sans se poser de problèmes linguistiques, exerçant ainsi une activité épilinguistique inconsciente, tandis que le traducteur-lexicographe est très bon médiateur et linguiste. Son rôle n'est pas faire "du beau". Mais, contrairement à la traduction proprement dite, le lexicographe doit pouvoir justifier ses choix.

6. Nous sommes de ceux qui ont succombé à la modernité. L'informatisation des données nous a permis d'accélérer et d'optimiser les opérations d'enregistrement, de tri et et de mise à disposition dans un délai beaucoup plus bref que celui qu'exigeait dans le temps l'élaboration des dictionnaires.

Mais le recours à l'informatique est-il de nature à modifier en profondeur notre travail de lexicographe?

Que cet outil (rapide, exact et commode) ait révolutionné la technique de rédaction est plus qu'évident. Mais, dans l'ensemble, ni le travail textuel, ni la mémoire réflexive, ni la conscience de la défaillance qui sont des traits potentiels de la traduction, n'ont pu être à ce jour remplacés par l'outil informatique quel que soit son degré de sophistication.

7. Nous voici prêts à formuler quelques thèses sur la traduction en lexicographie bilingue:

– traduire un mot de façon acceptable ne consiste pas à le transposer simplement, mais à trouver les moyens d'en produire un équivalent conforme à la fois aux normes linguistiques et aux conventions culturelles; les équivalences de sens aboutissent le plus souvent à une asymétrie formelle; on sait que les civilisations ne sécrètent pas nécessairement le même "volume de langue"; certaines cultures parlent moins que d'autres et prônent l'économie de paroles; d'autre préfèrent la prolixité et les ornements sémantiques;

– la traduction n'est pas une mutilation mais une transposition; toute insistance sur la perfection est inutile; ce qu'on propose c'est un autre mot, contextualisé ou non, qui tâche de restituer pleinement l'original; il faut s'assurer que l'ensemble du concept est rendu et que dans les exemples les rapports hiérarchiques entre les idées sont préservés; dans bien des cas, c'est la situation qui dictera la traduction, en réponse à la question: "Que dit-on dans la langue-cible en pareil cas?"

– c'est pour se rapprocher du sens que l'on s'écarte de l'original et non pas pour s'en éloigner; le déplacement et le réagencement des éléments d'information est un des traits caractéristiques de l'activité traduisante;

– c'est une traduction directe et "sans fioritures" qu'attendent les utilisateurs; le souci dominant du lexicographe est celui de l'exactitude

et de la précision; l'art du lexicographe est celui du juste milieu, ne dire ni trop, ni trop peu; ses traductions ne doivent pas être présentées comme des parangons de perfection, mais comme des versions fonctionnelles adéquates.

– on ne peut s'enfermer dans des critères uniquement théoriques sur la traduction du lexique; si technique il y a, elle n'est nullement synonyme de facilité.

8. Trois questions pour terminer:

a/ Fidélité ou élégance[11]? Le problème de la traduction est souvent posé dans les termes antinomiques d'un débat académique: traduction littérale ou littéraire, autrement dit la fidélité ou l'élégance; la lettre ou l'esprit: il ne faut pas trouver dans la littéralité une caution de fidélité ni dans l'élégance une caution de lisibilité. Ce n'est pas parce qu'il existe un terme formellement proche de l'expression originale qu'il faut s'agripper à celui-ci; l'équivalence "verbale" est souvent inconciliable avec l'équivalence contextuelle.

b/ Le lexicographe, peut-il se permettre de légères tricheries, comme cela arrive si souvent en traduction littéraire? Notre réponse ne peut être que non: l'entrée lexicographique est un moule où le lexicographe, amené parfois à inventer ou à créer jusqu'à un certain point, doit tenter de couler le ou les équivalent(s) les plus directs possible.

c/ Le traducteur littéraire est-il un alchimiste, un jongleur et son homologue traducteur-lexicographe tâcheron et besogneux? De nouveau, répondons: non. Le traducteur-lexicographe est plutôt flatté dans son travail par les recherches incessantes et les tâtonnements quotidiens.

[11] Toute théorie de la traduction est en effet variante d'une seule et éternelle question: comment parvenir à la fidélité? Pour nous, la question est de savoir: quel degré et quelle qualité de fidélité sont requis pour le lexicographe?

André KARÁTSON
Université de Lille III

Albert Gyergyai – Hier et aujourd'hui[1]

"Hölgyeim és Uraim! Tisztelt Hallgatóim!"

"Mesdames et Messieurs, Chers Auditeurs,"

Je mets ces formules entre guillemets. J'ignore si elles sont encore utilisées dans les Universités hongroises. Dans les Universités françaises, elles ont été abandonnées il y a belle lurette, avant même 68 qui s'est empressé de tordre vigoureusement le cou au "charme discret de la bourgeoisie". Interpeller l'auditoire à l'ancienne connote donc une légère provocation ou simplement un conférencier étranger.

Voilà approximativement l'effet que produisit Albert Gyergyai dans la salle de l'Ecole Supérieure des Langues Etrangères où, à la rentrée de 1952, il était venu donner son cours de "Littérature Mondiale", glorieuse et, tout compte fait, pas si inutile invention postgœthéenne que nous imposait le modèle d'éducation soviétique. En appelant son auditoire "Mesdames et Messieurs, Chers Auditeurs", Gyergyai se livrait à la plus suave des transgressions. Et pour être suave, cette transgression n'en était pas moins dangereuse.

En fait, pour rendre plus fidèlement compte de l'effet, il faut le dramatiser davantage. La terreur exercée par Staline et Rákosi était à son comble, c'étaient les années des purges, des déportations, des persécutions. On prendra la mesure de l'atmosphère si je rappelle qu'au bal annuel des étudiants, seuls quatre ou cinq couples dansaient; les autres avaient préféré s'abstenir de peur d'être "balancés" par leur cavaliers ou cavalières comme ennemis du régime. Tout le monde se donnait du "camarade" et tout le monde se méfiait de tout le monde. Le marxisme-léninisme était la doctrine officielle et le réalisme socialiste

[1] Les deux exposés qui suivent ont été faits à la journée d'études du 28 avril 1993 consacrée à la mémoire d'Albert Gyergyai.

la seule conception littéraire sans reproche. Certains grands auteurs des siècles passés avaient droit à la considération pour avoir constitué une tradition de progrès. Mais lorsque, dans son survol historique de la littérature dite "mondiale", Gyergyai est arrivé à la fin du XIXème siècle, il a déclaré: "Mes chers auditeurs, Mesdames et Messieurs, je prends congé de vous car vous allez aborder le XXème siècle. Et la littérature mondiale du XXe siècle, c'est la littérature soviétique pour laquelle je manque de compétence."

Mesdames et Messieurs, n'ayez pas peur, je ne souhaite pas vous accabler des souvenirs d'un ancien combattant. Simplement, pour traiter mon sujet, – "Albert Gyergyai hier et aujourd'hui" –, j'ai besoin d'esquisser une perspective historique. Et si j'ai choisi ce sujet, c'est précisément parce qu'il me semble que l'on a tendance tantôt à considérer Gyergyai en dehors de l'histoire, et notamment en dehors de l'histoire culturelle et politique de la Hongrie, tantôt à tourner la page sur lui au nom même des "progrès" accomplis par l'histoire.

Des propos entendus en privé m'ont frappé. Des esprits tout à fait estimables ont formulé des réserves, des personnes en principe compétentes ont fait la fine bouche: les traductions de Gyergyai sont de "belles infidèles", ses essais manquent de rigueur, sa manière d'enseigner appartient au passé. Je me suis alors demandé: n'est-il pas prématuré d'estimer que l'œuvre de Gyergyai est révolue? Comment cerner le statut de son œuvre douze ans après sa mort et comment capter son message aujourd'hui? C'est à ces questions que je chercherai une réponse dans les quelques suggestions qui vont suivre, qui n'ont pas la prétention de se vouloir objectives. Elles manquent de cette prétention non parce que, par la suite, Gyergyai est devenu pour moi un grand ami, une sorte de père adoptif, mais plutôt parce que mon esprit a toujours été passablement différent du sien et ce que j'essaie de dire, c'est la manière dont il m'a marqué malgré notre différence.

Retournons un instant dans la salle de cours où Gyergyai était entré en ces temps de glaciation avec ses deux cabas, deux cabas devenus légendaires dont l'un était rempli de livres destinés à illustrer son cours et l'autre de livres destinés à être offerts aux étudiants les plus méritants ou, tout simplement, les plus pauvres. Le personnage était inséparable de son savoir. Avec ses yeux d'un gris-bleu intense,

son crâne légèrement rose, son dos voûté, sa rondeur ecclésiastique, il était massivement inoffensif. On ne pouvait se tromper et il ne voulait tromper personne: c'était un transfuge de la planète bourgeoisie dans la dictature de ceux qui paradaient au nom du prolétariat.

Or le charme n'aurait sans doute pas opéré si l'on n'avait pas eu le sentiment qu'à travers la parole du professeur, c'était la littérature elle-même qui se livrait à l'auditoire. La littérature non comme idéologie, non comme instrument de la lutte des classes, mais la littérature comme culture, la littérature comme garante d'une compréhension de la vie plus pénétrante et plus essentielle que tout ce que les études étaient capables de mettre à la portée de la jeunesse. Cette présence authentique de la chose littéraire était le miracle d'une identification inspirée.

Mesdames et Messieurs, permettez-moi de vous rappeler ces temps qui, sans doute, ne sont plus, ces temps où la littérature servait de substitut aux Eglises aussi bien qu'aux religions politiques. Bien entendu, la genèse de cette fonction remonte au Romantisme, la fonction a été ensuite reconfirmée par Baudelaire, Flaubert et Mallarmé sous la forme d'une religion esthétique, et c'est de cette forme-là que la Hongrie a hérité dans les premières décennies du XXème siècle. Aussi bien la Hongrie a-t-elle été et demeure-t-elle encore à beaucoup d'égards un pays du XIXème siècle. Or Gyergyai le savait et c'est délibérément qu'il assumait, dans cette perspective, une sorte de vocation sacerdotale.

Ma première suggestion concerne un problème d'histoire sociale et culturelle. Lorsque je qualifie Gyergyai de transfuge de la bourgeoisie, cela connote en français autre chose qu'en hongrois. Aux yeux des esprits les plus progressistes du XIXème siècle, promouvoir le développement de la bourgeoisie *(polgárosodás)* revenait à servir la modernisation de la Hongrie, à réduire la prépondérance du pouvoir féodal, de la mentalité féodale. Au début du XXème siècle, l'enjeu était "déjà" la démocratie parlementaire et les combats politiques que l'intelligentsia radicale avait menés pour atteindre cet objectif s'étaient doublés d'une sorte de révolution culturelle. Les occidentalistes – l'on appelait ainsi les écrivains et artistes groupés autour de la revue *Nyugat*

(= Occident) – ont eu pour ambition d'ouvrir la culture hongroise sur ce qu'ils estimaient fécond dans la modernité européenne.

Or l'élan politique a été brisé par les événements de 1919–1920. Le traité de Trianon a véritablement bloqué les transformations sociales en Hongrie dans la mesure notamment où le régime de l'amiral Horthy s'est employé à discréditer la bourgeoisie en la rendant responsable de l'effondrement. La revue *Nyugat* a survécu jusqu'en 1941, elle a conservé son exigence de qualité et sa volonté d'ouverture, mais, l'horizon politique s'étant bouché, elle a perdu son dynamisme novateur. Essayiste et traducteur, Gyergyai avait rejoint la revue dans les années vingt et il est vite devenu un des principaux intercesseurs de la littérature française, et notamment des auteurs de la N.R.F., auprès des lecteurs hongrois.

Eh bien, lorsqu'il est entré dans la salle de cours en 1952, il est venu manifester que le projet culturel de cette bourgeoisie-là n'était pas lettre morte. C'était l'homme qui ouvrait les fenêtres tandis que, dans l'établissement où j'étais étudiant, tous les autres enseignants s'efforçaient de les verrouiller. En cela il perpétuait l'héritage de l'élite occidentaliste – à laquelle, fils d'un modeste instituteur de village, il avait pu s'assimiler grâce à son talent –, élite occidentaliste qui avait mis son point d'honneur à accueillir la qualité pour la qualité, sans chercher à dresser des cloisons entre races et religions, entre diverses couches sociales, entre provinciaux et citadins. Il en est résulté pour Gyergyai une stratégie simple: en communiquant sa ferveur exceptionnelle pour la qualité artistique, il suggérait que l'enrichissement esthétique n'avait rien d'incompatible avec la cause du peuple et que, partant, même les tenants les plus farouches de la doctrine jdanovienne pouvaient à leur manière profiter de la lecture de certains bons auteurs dont, par ailleurs, ils rejetaient la pensée ou la forme.

Il ne serait pas exact pour autant de voir seulement en lui le Tentateur introduisant l'esthétisme bourgeois dans les paradis artificiels du communisme. Il faut rappeler aussi que son enseignement était au service d'une haute idée. On a tendance à oublier que Gyergyai avait une double formation de francisant et de germaniste: il cherchait en quelque sorte dans les perfections de la littérature française les incarnations, les preuves de l' idéal proposé par le Romantisme éclairé

de l'Allemagne, la conviction de Kant, de Gœthe et surtout de Schiller (exprimée dans *Die Künstler,* 1788-1789; *Über die aestetische Erziehung des Menschen,* 1793-94) la conviction que la littérature est faite pour rendre les hommes moralement meilleurs, que le chemin de la liberté passe par la Beauté, que le but de l'histoire est la perfection, l'harmonie et que ce sont les artistes qui indiquent à l'humanité le chemin de son avenir, celui qui mène à la civilisation de la joie. La pédagogie de Gyergyai était au service de la IXème symphonie, et le pédagogue avait l'art de communiquer le sentiment, que dis-je? l'émotion que pouvait susciter l'espoir d'une communion libre entre les hommes.

L'art est le mot juste. L'art est aussi le mot-clé. Le professeur qui est entré dans la salle de cours avec ses cabas – cabas solidement remplis d'érudition et, de ce fait, bien plus lourds que le bagage habituel de l'honnête homme – ce professeur donc y est entré en artiste, missionnaire d'une cause non moins téléologique que celle des communistes, mais plus fraternelle et plus réconfortante parce que consciente de sa propre fragilité et exempte de la détermination implacable de briser tout ce qui n'était pas elle.

Bien entendu ce professeur venu en missionnaire de l'art salvateur et en missionnaire de l'idéal occidentaliste n'a jamais voulu s'encombrer des *impedimenta* de la machine universitaire. Il n'était pas l'homme des notes en bas de page ni celui des précisions bibliographiques. Son objectif pédagogique – mettre l'art à la portée de tous – ne pouvait être atteint que par la vulgarisation, et l'apologie était bien le ferment actif de son discours. Il le savait, ses collègues le savaient, il savait que ses collègues le jalousaient pour ses succès "mondains" et il ne détestait pas d'être jalousé, non parce qu'il prenait les autres pour des cuistres – mais parce qu'il s'estimait à la fois gardien d'un patrimoine précieux et garant de l'avenir, ce patrimoine devant un jour permettre à la Hongrie de revenir à l'Europe et d'y rester définitivement amarrée.

On me dira que depuis les temps ont changé et que la situation que j'évoque constitue désormais un chapitre clos de l'histoire. On me dira aussi que, de nos jours, le travail de vulgarisation revient aux médias plutôt qu'à l'université et l'on me reposera la question

inévitable: qu'est-ce qui, en vérité, demeure transmissible de l'enseignement dispensé par Gyergyai?

A cet égard ma suggestion se réfère à une sensibilité et à un style plus qu'à une méthode. Ceux qui ont parlé de Gyergyai ou écrit sur lui ont tous insisté sur son extraordinaire familiarité avec la bibliothèque. Cependant il va de soi que le statut de rat de bibliothèque n'a rien de très original. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'il a su faire partager cette familiarité à ses auditeurs, qu'il a su leur donner le sentiment d'être dans l'intimité à la fois des livres et de ceux qui les avaient écrits. Des génies et de simples talents, des célébrités et de modestes artisans.

Je suppose que mon vieil ami me regarderait médusé si je qualifiais partiellement de postmoderne sa tendance à rendre toute la bibliothèque utilisable. Et, en effet, rien n'était plus éloigné de lui que le jeu comme principale activité structurante ou la dilution de la vérité dans le méandre de ses reflets. Cependant, tout comme il avait pour point commun avec les marxistes l'aspiration utopique à l'âge d'or, il partageait avec la postmodernité à venir une certaine indifférence à la hiérarchie et au cloisonnement.

Certes sa préférence allait aux grands créateurs classiques – auxquels il a consacré tout un volume d'essais en 1962 –, mais il n'a pas manqué d'envisager la notion même de classique dans la perspective de ses transformations historiques, ni de l'articuler avec sa dimension sociale en citant, notamment, Valéry: "Un art est classique s'il est adapté non tant aux individus qu'à une société organisée et bien définie". Dans cette acception la liste des "élus" est devenue à chaque moment réactualisable: des auteurs "injustement rejetés ou méconnus", des "génies libres, irréductibles aux règles" pouvaient y être admis selon ce qu'on appellerait aujourd'hui l'horizon d'attente de telle ou telle communauté de lecteurs. Il n'est pas étonnant d'observer que, dans cette acception, le critique ne doit pas refuser son admiration aux créateurs qui n'ont pas rang de classique ou qui n'ont pas encore ce rang puisque, à des degrés divers, chacun forme le tissu qui perpétue la littérature, chacun aussi participe à cette société à laquelle les "classiques" doivent s'adapter et dont les "classiques" sont seulement les représentants les plus accomplis.

Autrement dit, autour des "élus" les "éligibles", un ensemble que Gyergyai voyait s'organiser à l'abri de toute hiérarchie rigide et qu'il proposait en toute convivialité à ses auditeurs et lecteurs pour que ceux-ci, en citoyens de plein droit, puissent engager le dialogue avec des esprits libres et égaux. Il ne s'agissait de rien de moins que de ressusciter, en le débarrassant de toute ironie, le rêve généreux de la République des Lettres, et d'en esquisser le fonctionnement sur le modèle des salons du XVIIIème siècle dont la sociabilité a déterminé le style – style grâce auquel Gyergyai entendait exercer son rôle de formateur.

Mesdames et Messieurs, Chers Auditeurs, n'y a-t-il pas là, inspirée par la France des débats, des échanges et de la parole éclairée, une expérience que la postérité aurait intérêt à reprendre à son compte? Aborder les auteurs du passé en tant que partenaires égaux des lecteurs, n'est-ce pas le moyen le plus spontanément efficace de leur assurer aussi le statut de contemporains, c'est-à-dire de les reconnaître comme créateurs toujours vivants et agissants? En ce qui me concerne, j'y verrais un double avantage. Ce serait, d'une part, un correctif tout à fait réjouissant à la postmodernité dont certains excès dépouillent la littérature de toute dignité et ce serait, d'autre part, un correctif à l'insupportable culte des grands écrivains, toujours exploité à des fins idéologiques. A la limite l'esprit de Gyergyai est un excellent antidote aux rituelles célébrations des centenaires, y compris à celle dont nous entourons le sien. Car le lecteur ne peut être libre, c'est-à-dire jouir au mieux de ses facultés d'appréciation, que si, de son approche de la bibliothèque, il écarte le sentiment de supériorité aussi bien que le sentiment d'infériorité.

Ceux qui ont connu Gyergyai me diront que je trahis sa pensée puisqu'il s'est toujours présenté comme le champion de l'humilité. Et il est vrai que je remplace *humilité* par *respect*. Mais toute réception implique un écart et un choix, et j'ai bien signalé que mon professeur m'avait marqué dans la différence. L'essentiel n'est-il pas que c'est à partir de son enseignement que je suis parvenu à ma position personnelle? Peut-être la structure des salons n'est-elle pas non plus transférable telle quelle dans l'Europe présente qui s'oriente vers la culture des masses. Il n'en demeure pas moins vrai que c'est à partir de

cette structure mondaine que Gyergyai a entrepris de former des littéraires qui ne renoncent pas à s'interroger sur le statut de la littérature dans la société. Bien sûr, la société n'est plus la même, mais l'interrogation a-t-elle perdu quoi que ce soit de son actualité? Et c'est en ce sens, me semble-t-il, que pour ma part je puis considérer l'œuvre de cet Européen occidentaliste, de ce professeur démocrate, de ce citoyen-artiste de la République des Lettres comme une œuvre désormais classique et toujours féconde.

Judit KARAFIÁTH
Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

Gyergyai et la littérature française du XXème siècle

"On souffre d'admirer seul" – disait André Gide. C'est par cette phrase que Gyergyai explique, dans une interview donnée à Nándor Szávai, son zèle de missionnaire avec lequel il essaya de faire connaître à ses compatriotes et de faire aimer les richesses de la littérature française.[1]

On ne trouve guère d'auteur français contemporain qui ne soit présent dans son œuvre d'essayiste, de critique ou de traducteur. Voyons, par exemple, la table des matières de son recueil d'essais intitulé *Kortársak,* qui ne contient qu'un fragment de ses articles consacrés aux écrivains français contemporains. A côté d'auteurs anglais et allemands nous rencontrons les noms de Verhaeren, Proust, Valéry, Colette, Ramuz, Martin du Gard, Mauriac, Aragon, Malraux, Camus, Giraudoux, Giono, Jammes, Gide, Cocteau, Claudel, Anatole France, Éluard, pour ne citer que les plus célèbres.

Dans le répertoire de *Nyugat,* j'ai compté, de Marcel Arland à Zola, 46 noms d'auteurs français pour lesquels Gyergyai a rédigé soit des comptes rendus, soit des critiques. De nombreux auteurs y figurent plusieurs fois.

Je voudrais mentionner encore son *Dictionnaire des œuvres,* une sorte de Laffont-Bompiani, ou plutôt quelque chose dans le genre de *Tales from Shakespeare* de Charles et Mary Lamb. Comme le titre l'indique: *Mit olvassunk?* Que faut-il lire?, c'est toujours le zèle pédagogique de Gyergyai qui se fait sentir dans cet ouvrage. Et, comme le sous-titre le précise, *50 francia regényről mesél Gyergyai Albert,* Gyergyai relate le sujet de cinquante romans français; il ravive, ou, mieux, recrée les histoires allant de *Tristan et Iseut* jusqu'à *La condition humaine.* Ces "mini-romans", destinés à éveiller l'intérêt d'un public nouveau pour la

[1] GYERGYAI, Albert (1984): *Védelem az esszé ügyében,* Szépirodalmi Könyvkiadó, Budapest, 455

bonne littérature, bien qu'ils n'appartiennent évidemment pas aux meilleures productions de Gyergyai, sont pourtant de petits tours de force. Deux ou trois pages renferment la totalité d'un roman, donnent l'atmosphère du milieu et esquissent les traits principaux des protagonistes. Avec cette publication populaire Gyergyai a certainement atteint un plus large public qu'avec ses essais érudits comme les pages de *Nyugat.*

Dans son rôle de propagateur des lettres françaises, Gyergyai était sans doute le plus efficace au moment où, au lieu de parler d'ouvrages étrangers et d'en faire la critique, il mit à la disposition des lecteurs hongrois le texte même de ces ouvrages, permettant ainsi la connaissance directe de ce riche domaine qu'est la littérature française.

C'est grâce à Gyergyai que nous avons les traductions en hongrois d'auteurs français contemporains comme Ramuz, Roger Martin du Gard, Gide, Valéry, Giraudoux, Proust et Camus. Je me limiterai au cas de ces deux derniers, Marcel Proust et Albert Camus, pour présenter les activités de traducteur, de critique et d'essayiste que Gyergyai déployait à un très haut niveau et avec un grand amour pour les lettres françaises.

A l'ombre de Nyugat – tel est le titre évocateur qui rappelle évidemment, Proust – que donne Gyergyai à un de ses volumes d'essais publié en 1968. En effet, Albert Gyergyai commença sa carrière littéraire à l'ombre de la revue *Nyugat.* "La plupart de mes travaux sont nés non seulement dans l'atmosphère spéciale de *Nyugat,* mais encore sous l'influence directe des grands de *Nyugat*" – écrit-il dans la préface de son livre.[2] C'est en 1920 que parut dans cette revue son premier article, consacré à son ancien professeur, Frigyes Riedl, en la personne duquel il vénérait à la fois le savant, le professeur et l'écrivain. On voit, dès cet écrit, que dans l'idéal et dans la pratique de Gyergyai les frontières s'effacent entre l'activité du savant et celle de l'écrivain. C'est ici que naît le paradigme d'une écriture qui unit la science, la critique et les belles lettres; pour celui qui veut parler de soi-même, tout

[2] GYERGYAI, Albert (1968): *A Nyugat árnyékában.* Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 5

moyen est bon, même l'essai et la critique, de la même manière que la poésie, subjective par excellence.[3]

Les écrits critiques de Gyergyai sont des chefs-d'œuvre de l'essai moderne qui témoignent de ses dons d'écrivain. Mais au critique et essayiste ajoutons encore le traducteur: ces trois facettes d'une même personnalité s'entrelacent dans les activités de Gyergyai. Ou, pour mieux dire, parlons de traducteur et co-auteur. Nul doute, en effet, que dans certaines de ses traductions Gyergyai s'est promu en co-auteur, et bien qu'il déclare maintes fois vouloir servir le texte original avec fidélité et humilité, il arrive souvent que sa personnalité s'est avérée plus forte et a laissé ses traces sur le texte de l'auteur étranger.

C'est encore aux idéaux de *Nyugat* que Gyergyai reste fidèle dans son travail de traducteur, en suivant l'exemple des grands poètes de la première génération du Nyugat. Tout comme Babits, Kosztolányi ou Árpád Tóth, il voulut présenter à la littérature et à la culture hongroises les nouvelles tendances artistiques et les maîtres étrangers de la littérature contemporaine, guider le choix du lecteur, et éclairer la connaissance de l'œuvre au moyen d'analyses approfondies. Les traductions de Gyergyai appartiennent à l'armée des "belles infidèles". Le terme s'emploie en général aux adaptations de poésie réalisées par les gens du *Nyugat,* et en premier lieu à celles de Kosztolányi et de Árpád Tóth. Kosztolányi, le plus infidèle parmi les grandes figures du *Nyugat* parlait ainsi dans la première préface de son anthologie *Modern költők* (Poètes modernes): "Le rapport entre mes traductions et le texte original n'est pas celui d'un tableau et d'une copie de ce tableau. Il s'agit plutôt de la relation d'un tableau à l'objet qu'il représente..."[4]

Les poètes de la première grande génération de *Nyugat,* lorsqu'ils offraient à leurs lecteurs une orientation dans la littérature moderne contemporaine en leur présentant des traductions de poètes étrangers, profitèrent de l'occasion pour enrichir leur propre arsenal poétique: "Nous polissions notre langage poétique sur des poésies étrangères, afin d'obtenir un langage riche et léger, profond et noble

---

[3] BODNÁR, György (1966): "Gyergyai Albert" in *A magyar irodalom története 1919-től napjainkig,* VI. kötet. Szerk. Szabolcsi Miklós, Budapest, Akadémiai Kiadó, 64

[4] Cité par Rába György, in *A magyar irodalom története 1919-től napjainkig,* 859

pour l'expression de nos propres sentiments complexes – écrivit Kosztolányi dans la seconde préface de son anthologie *Modern költők,* et quant à Babits, il alla jusqu'à déclarer dans l'introduction des *Plumes de paon:* "ces poèmes-là, (...), je les ai faits pour moi-même. Ils m'ont servi d'études. J'avais essayé l'effet que tel ou tel accent produirait en hongrois. Il s'agissait de savoir ce que donnerait un poème "pareil", entre guillemets, en hongrois. C'est le poème hongrois qui m'importait, non l'anglais ou le français. C'est mon poème qui importait, non celui du "poète étranger". J'ai souvent modifié le texte pour la simple raison que la variante hongroise *répondait mieux* à mon goût".[5]

Cependant, comme dit György Rába, il est dans l'ordre des choses que les programmes littéraires soient plus radicaux que les œuvres qui en naissent. Malgré ces déclarations frappantes, les traductions des poètes de *Nyugat* n'étaient pas aussi arbitraires que leurs programmes formulés dans des préfaces.[6]

Cela est vrai dans un sens inverse également. Gyergyai, pour sa part, affirme qu'il voulait être avant tout *fidèle* aux textes originaux. Avant la parution de son *Swann,* il publie un article dans *Nyugat* où il s'explique: "Le traducteur a voulu, avant tout, atteindre une fidélité absolue, et c'est lui-même qui regrette le mieux que déjà l'interprétation du titre contredit cette aspiration. Qu'il soit précisé, à son excuse, que la traduction littérale – *Az elveszett idő keresése* – ne serait nullement plus claire, tout au plus plus banale que le titre qu'il a fini par adopter, que *Az eltűnt idő nyomában* semble plus expressif, plus poétique et que, malgré cela, ce titre n'est pas beaucoup plus infidèle que l'autre: c'est, peut-être, la plus grande insolence dans toute la traduction à l'égard des difficultés presque insurmontables du texte original."[7]

Gyergyai n'aurait pas dû s'excuser pour la traduction du titre d'*A la recherche du temps perdu:* on pourrait difficilement concevoir une solution meilleure et plus belle. Le fait qu'en français le *temps*

---

[5] BABITS, Mihály, (1920): *Pávatollak,* Budapest, Táltos, 5, cité par André Karátson, *Edgar Allan Poe et le Groupe des Écrivains du "Nyugat" en Hongrie* P.U.F., 1971, 90

[6] RÁBA, György (1969): *A szép hűtlenek,* Budapest, Akadémiai Kiadó, 12

[7] GYERGYAI, Albert (1936): "Marcel Proust" in *Kortársak,* Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1965, 60-61

perdu signifie à la fois un temps qui est passé et qu'on a gaspillé explique qu'il n'existe pas, en hongrois, mais en anglais non plus – *lost* et *wasted time* – de rendement plus fidèle du titre que le titre proposé par Gyergyai: *Az eltűnt idő nyomában.* On va voir qu'il n'en est pas ainsi pour *L'étranger*, mais j'y reviendrai par la suite.

Gyergyai se veut fidèle et humble envers le texte de l'écrivain étranger. Pourtant, et sans le vouloir, il s'érigera en co-auteur. Ses traductions sont belles et souvent infidèles. Tout comme ses grands précurseurs, Gyergyai transforme quelque peu le texte français, mais non pas pour son propre épanouissement ou pour enrichir ses propres moyens poétiques ou littéraires. Lui, il est l'écrivain caché, l'écrivain modeste et pudique, qui, après l'échec de ses tentatives de jeunesse, n'entrera sur les champs de la création littéraire que vers la fin de sa vie, en 1972, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Jusque là, il trouvera ses formes d'expression dans les essais et dans les traductions, dans lesquels il donnera libre cours à sa propre subjectivité, et où il fera voir sa propre personnalité.

Voyons l'art poétique du traducteur, formulé par Gyergyai dans son essai sur Proust: ...son idéal ne sera pas "une fidélité au texte, servile, myope, qui copie chaque mot et chaque signe de ponctuation sans se soucier du sens, qui fait fi de l'intention de l'auteur et du plaisir du lecteur soit par paresse, soit par crainte de modifier... Mais l'idéal du traducteur ne sera pas non plus celui qui se permet de «magyariser», d'une manière hautaine et sans scrupules, qui abrège, rafistole ou modifie le texte étranger non seulement par paresse, mais avec assurance, et ceci ni pour le plaisir de l'auteur, ni pour le lecteur, mais uniquement pour le plaisir du traducteur."

Entre ces deux extrémités, dit Gyergyai, il va traduire non seulement des mots, non seulement des pages, mais le tout, et il essayera de rendre de son mieux la progression, l'intention et la haleine de ce tout.[8]

Gyergyai se fixait comme tâche de partager avec ses compatriotes la connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature française et de les amener au plaisir de lire:

[8] *Kortársak,* 60-61

> "Tout le monde sait que faire des traductions est souvent une tâche ingrate, surtout si nous nous y employons non seulement pour gagner notre pain, mais avec une certaine ambition, voire passion: d'une part, pour enrichir de nouvelles couleurs notre littérature nationale, et de l'autre, pour nous rapprocher de nos lectures étrangères préférées et afin de les rapprocher vers d'autres gens."[9]

Pour illustrer cette dévotion de Gyergyai, il suffit d'évoquer les efforts qu'il a faits pour faire connaître Marcel Proust aux lecteurs hongrois. Peu de temps avant la parution de son *Swann,* il publie un essai dans Nyugat pour préparer les lecteurs à une épreuve insolite. Au lieu de préparer, nous pourrions dire initier. Il s'agit ici, en effet, d'un processus d'initiation au cours duquel le lecteur futur devient digne et prêt à la réception de l'Œuvre.

> "L'éditeur et le traducteur se sont attelés à une tâche énorme quand ils ont entrepris de réaliser un rêve ancien, l'édition du Proust hongrois" – écrit Gyergyai dans *Nyugat,* et continue: "...il s'agit de donner une traduction hongroise fidèle à un chef-d'œuvre du nouveau roman français et européen, exceptionnel non seulement dans son sujet et son atmosphère, mais aussi dans son style: cela exige du traducteur et aussi du lecteur une attention redoublée, de la bienveillance, et même de l'affection. Ce sont des sacrifices que peu de gens aujourd'hui seraient enclins de faire. Aussi ce discours préliminaire, une introduction au sens propre du mot dans le monde de l'œuvre proustienne, voudrait-il tout d'abord attirer l'attention sur l'importance de Proust, et puis, pour faciliter la première lecture du texte proustien, démontrer les belles difficultés du texte et faire voir le plaisir qui proviendra de la victoire remportée sur ces difficultés..."[10]

> "Proust est un auteur difficile – dit son traducteur, et il ajoute que Proust "ne pourra se lire dans le tram ou pendant les repas". "Cette œuvre gigantesque, imprimée sur des pages touffues, à peine répartie en passages ou chapitres",

dit Gyergyai, n'a point l'air d'une lecture facile, qu'on pourrait commencer ou terminer à lire n'importe où. Il recommande aux lecteurs de patienter jusqu'à l'avènement du moment inspiré: il en est ainsi pour

---

[9] *Kortársak,* 61

[10] *Kortársak,* 45-46

les sonates, assure-t-il aux impatients, on n'est pas prêt à les entendre à tout moment. "Et, par un soir d'hiver, à la maison, ou en été, à la campagne, nous sentons que l'heure bénie de la lecture est arrivée: nous ouvrons *Swann,* nous nous mettons à le lire et nous ne pourrons plus l'abandonner...".[11]

C'est ainsi qu'exhorte les lecteurs découragés Albert Gyergyai, traducteur et admirateur de Proust. A lire ces mots, on a l'impression que ses paroles sortent de l'œuvre même de Proust: le lecteur serait enclin à attendre qu'on lui offre, pour l'encourager dans sa lecture difficile, au cours de ce "soir d'hiver, à la maison", du tilleul avec des madeleines, ou qu'on l'invite, "en été, et à la campagne", dans le jardin de Combray...

De nombreuses générations de lecteurs ont été nourries par le Proust de Gyergyai, et pour eux, c'est par la voix de Gyergyai que l'écrivain français est naturalisé écrivain hongrois: ils ont connu et aimé Proust dans la traduction de Gyergyai. Le hongrois de Gyergyai est d'une beauté remarquable: à en juger par l'écho dans la presse contemporaine, la traduction souleva l'admiration des critiques et les lecteurs furent également ravis de l'exploit de Gyergyai. Pour en donner une idée, je cite les paroles de Babits: "En proie à une agitation inévitable, je prends en main ce livre, et j'essaie d'y retrouver mes passages favoris. Le texte déjà connu s'enrichit d'un nouveau charme: j'ai l'impression de le lire pour la première fois quand je le parcours en ma langue maternelle. Et je pense à ceux qui, en effet, le connaîtront ainsi, en hongrois... Quelle expérience cela pourra être, quelle expérience unique et incomparable...".[12]

Selon le critique József Füsi, "la traduction est la plus parfaite qui puisse être réalisée en langue hongroise de cette œuvre d'un langage compliqué". Par la suite, il donne les raisons de ce superlatif: "Avec son instinct artistique développé, fidèle à l'esprit de l'original, Gyergyai rendit lisible le texte en segmentant, ici et là, les phrases longues et en les soumettant aux caractéristiques de la construction des phrases hongroises. Ainsi, il sut libérer le lecteur de ses préjugés et de ses angoisses devant un roman «difficile à compren-

[11] *Kortársak,* 58-59

[12] BABITS, Mihály: "Magyar Proust" in *Nyugat,* 1937, 247-248

dre» et réussit à tourner son attention vers les beautés psychologiques et structurelles du roman".[13]

Aujourd'hui, il n'est plus aussi évident que l'on doive prendre les paroles de József Füsi pour des éloges. La longueur des phrases de Proust n'est nullement l'effet du hasard. De nombreux stylisticiens excellents, dont Jean Milly, ont démontré que les phrases interminables de Proust, qui parfois occupent plusieurs pages, sont d'une structure logique, parfaite, et d'une transparence exemplaire, car les groupements binaires et ternaires, ainsi que tout un arsenal de pronoms relatifs et d'autres moyens grammaticaux et stylistiques aident le lecteur à se retrouver dans le labyrinthe des propositions subordonnées et coordonnées. Exception faite, bien sûr, des textes que Proust n'a plus eu le temps de revoir dans des transcriptions dactylographiques ou dans des épreuves. Il y a des phrases bien courtes dans le roman, et l'importance de celles-ci réside justement dans leur brièveté en face des phrases habituellement longues: elles expriment une action subite ou un changement survenu dans la perception. Dans la traduction de Gyergyai, les phrases composées sont parfois raccourcies, par contre, les phrases courtes se trouvent rallongées, car le traducteur les ajoute à la phrase suivante. Il a l'habitude de compléter le texte original de mots outils, d'adjectifs et d'adverbes comme beaucoup, très etc., ou bien, au contraire, il supprime certains mots, amalgame des propositions, bref, apporte de nombreux changements structurels et stylistiques au texte, tout cela, très souvent, dans un souci d'interpréter ou plutôt expliquer le texte au lecteur.

Tout cela vaut à fortiori pour sa traduction de Camus. Le style sec et dépouillé de l'écrivain français est étranger à la personnalité de Gyergyai qui ramollit le texte, ou plutôt le dilue dans un style moins tendu. Gyergyai va jusqu'à supprimer la monotonie du texte de Camus – monotonie voulue, il va sans dire –, quand il traduit, dans des structures répétitives, par deux mots différents un même adjectif utilisé deux fois de suite: ("Les premiers mois ont été durs. Les premiers jours ont été durs." – "Az első hónapok keservesek voltak. Az első napok gyötrelmesek voltak."). Dès la première phrase, Gyergyai souligne

[13] FÜSI, József: "Proust magyarul. (Bimbózó lányok árnyékában)" in *Napkelet*, 1938, 406

beaucoup trop l'indifférence de Meursault. "Aujourd'hui, maman est morte" – tel est l'incipit de Camus, traduit par Gyergyai: "Ma halt meg anyám". Je suppose que ce sont plutôt des raisons euphoniques qui ont amené Gyergyai à préférer *ma mère* à *maman*. Inutile de dire que ce choix a des conséquences qui dépassent largement l'effet d'une simple substitution: en disant "ma mère", Meursault paraît au lecteur hongrois plus froid, plus insensible qu'il n'est en réalité. Pourtant, dans un essai sur Camus, Gyergyai lui-même souligne l'importance du mot *maman:*

"A l'enterrement, Meursault ne ressent aucune douleur particulière, bien que plus tard, surtout en prison, il pense de plus en plus souvent à sa mère. Il dit toujours "maman", ce premier mot tendre de l'enfance...".[14]

Je ne voudrais nullement reprocher à Gyergyai le titre hongrois de *L'étranger,* car on dit que la traduction exacte de ce mot ayant été déjà prise par un autre ouvrage, c'est l'éditeur Endre Illés qui lui aurait proposé de trouver un autre titre. Toujours est-il que *Közöny,* c'est-à-dire *indifférence* suggère au lecteur par le titre même (et ce sera encore renforcé par l'emploi du mot *anyám* dans la première phrase) une interprétation dans laquelle Meursault serait *indifférent* dès le début jusqu'à la fin, et ne serait donc pas cet étranger, qui, seulement à la fin du livre, s'ouvrira, "pour la première fois, à la tendre indifférence du monde". De nombreux petits changements vont dans le même sens pour donner une image quelque peu faussée de Meursault: tel est par exemple l'omission du suffix possessif dans *mon avocat:* en hongrois, il n'en reste que *l'avocat.*[15]

Albert Gyergyai, le professeur, l'essayiste et le traducteur, se donnait une tâche de missionnaire en voulant faire connaître la littérature française contemporaine à ses compatriotes. Dans chacune de ces activités, on peut observer le caractère permanent de son écriture: c'est sans doute une conséquence de l'harmonie intérieure de sa personnalité. Ses essais et ses critiques portent les traces d'un talent d'homme de lettres: le ton personnel issu de la subjectivité de leur auteur et de son amour pour la littérature les hausse au rang d'une écriture artiste. En 1972, l'écrivain jusqu'alors caché sortira de l'ombre

[14] *Kortársak,* 307

[15] Cf. PÁLFALVI, Anikó: *Les problèmes de la traduction des romans français du XXème siècle,* mémoire de diplôme, Budapest, 1993

des essais et des traductions et surprendra ses lecteurs par ses écrits d'inspiration autobiographique, d'une beauté remarquable et d'une atmosphère fascinante. On serait tenté de supposer que les mémoires de Gyergyai tirent une belle partie de leur splendeur des réminiscences proustiennes. Ou serait-ce seulement le thème commun, l'évocation sentimentale de l'enfance qui causerait les ressemblances avec le maître? Quoi qu'il en soit, au-delà de l'idylle, la description des petits détails grotesques de la vie à la campagne, la force des observations et la douce ironie de la narration apportent ici et là des couleurs proustiennes au portrait des gens et au tableau des paysages de la région de Somogy.

Mihály Babits disait que la traduction est le genre le plus inévitablement hongrois, puisque un texte, une fois traduit en hongrois, ne pourra plus être retraduit dans une autre langue. Le Proust de Gyergyai est devenue partie intégrante de la littérature hongroise dès la fin des années trente. Il y aura certainement des traductions nouvelles qui, du point de vue de la fidélité au texte original seront plus à notre goût et satisferont mieux notre horizon d'attente d'aujourd'hui. Pourtant, aucune d'entre elles ne sera aussi proche du cœur des lecteurs que le texte de Gyergyai. Celui-ci restera toujours une valeur sûre et sera cité comme un des grands exemples qui illustrent le succès de l'adaptation d'une œuvre littéraire dans la culture d'un autre pays. Qu'on garde toujours la mémoire de cet exploit de traduction littéraire: *Az eltűnt idő nyomában.* (A la recherche du temps perdu. Tome I: *Swann.* Tome II: *Bimbózó lányok árnyékában.* Tome III: *Guermantes-ék.* Et on pourra dire, avec une exagération qui sera légèrement malicieuse mais ne voudrait être nullement insolente, que les auteurs de ces trois tomes étaient Marcel Proust et Albert Gyergyai.